

P42C

vendredi 17 décembre 1937
dix-septième année, n° 39

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

22 DEC 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

P42C

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le folklore médical dans les Balkans
La crise luxembourgeoise de 1867
d'après des documents inédits
L'état politique de l'Eglise à l'époque de sainte Catherine
« Les Allemands dans nos maisons » par Antoine Redler
En quelques lignes...
Le secret de la Russie
Singapour
Noël dans l'île

Docteur TRICOT-ROYER

Vicomte Ch. TERLINDEN
Noëlle M. DENIS-BOULET
Fernand DESONAY

* * *

Comte SOLTYKOFF
Hilaire BELLOC
Jeanne CAPPE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 | Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 13.98.56

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- 1. THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- 2. Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- 3. Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
- 4. Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUVEZ-VOUS DESIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DESIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

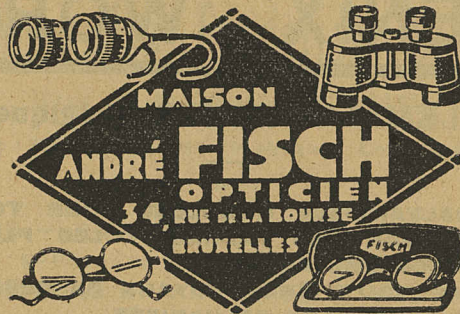
TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR
d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES
consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOILES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOILES GALVANISÉES PLANES. TOILES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
OHENEUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE,
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1117

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Oheneux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer,
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Société Anonyme Metallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A. B. C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture atrecte inalterable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réolète à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU
96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

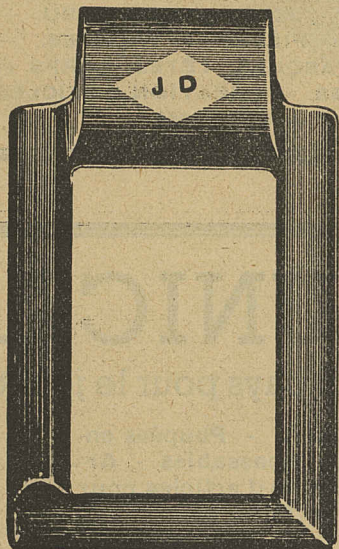
Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97 959

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUVE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉE POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles

Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand

Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix

Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-P. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands à feu lards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique : Téléphone
Dumfrer Sclaigneaux Belgique; Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB À SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET DOUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée
GAND
5, plaine St-Pierre

MACHINES A COUDRE

ANKER
A
N
K
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.83 GAND

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P 47127

R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Courtrai

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.

KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS Z BREVETÉS

spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au

COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers

Téléphone : 231.55.

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES ——— CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

Un journal jeune, à la page
bien illustré

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

**AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

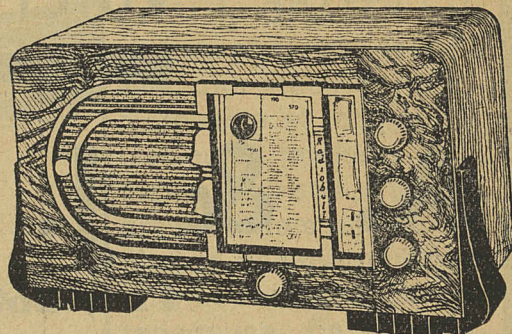
S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell
"538"

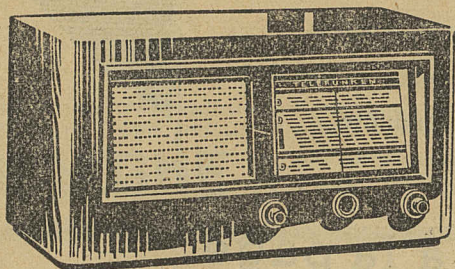
PRIX :
Altern.
2.390 frs
Universel
2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.
L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
4, rue Boudewyns - ANVERS

CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN
SONT VRAIMENT LES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits, 5 Tubes, 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. P. amplification basse fréquence et haute précision résistance. Condensateurs d'accouplage à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une esthétique de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 — Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.
Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux

de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

**PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

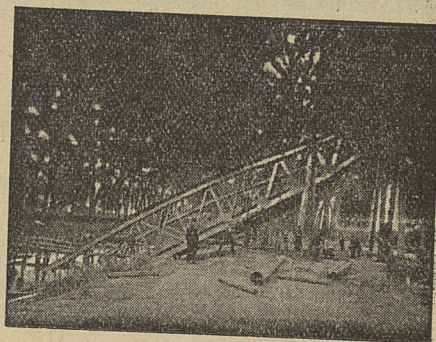
A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Cheques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Cofres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

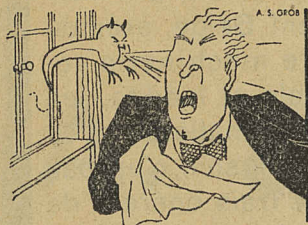
Tél. 108.40 (8 lignes) A dr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
d'air et économie de 30 % sur le
chauffage. Garanti 10 ans de bon
fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

20.000 MÈTRES CARRÉS d'Ateliers et de Chantiers

TELLE EST AUJOURD'HUI L'IMPOR-
TANCE DES USINES DU LIÉNAUX, A
COUVIN, QUI, INDÉPENDAMMENT
DES RAQUETTES, SKIS ET KAYAKS,
FABRIQUENT TOUS LES

Articles de boissellerie

(FAUTEUILS PLIANTS, CHAISES, POR-
TE MANTEAUX, USTENSILES, ETC.)
ET SONT DANS CE DOMAINE LA PLUS
VASTE EXPLOITATION DU PAYS.
LA QUALITÉ DE LEUR BOIS, LEUR
OUTILLAGE MODERNE ET LEUR PER-
SONNEL SPÉCIALISÉ ASSURENT A
TOUTE LEUR PRODUCTION UNE
SUPÉRIORITÉ RÉPUTÉE.
BOIS CHOISI, TRAVAIL SOIGNÉ, ONT
VALU LA PREMIÈRE PLACE AUX

Usines du Liénaux, à Couvin (BELGIQUE)

Ateliers CHAUVIER

Boulevard Émile de Laveleye, 205 - LIÈGE

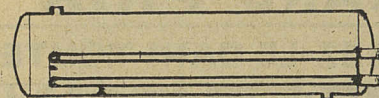
Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
ment - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

La vie donne davantage à ceux qui savent dessiner

RENDEZ PLUS BRILLANTE VOTRE SITUATION

VALEUR!... On dit couramment d'un homme : « Il vaut tant... »
Ne croyez-vous pas que vous vaudriez plus si vous saviez dessiner? N'avez-vous pas bien souvent regretté de ne pouvoir croquer une figure, une silhouette, un paysage?...

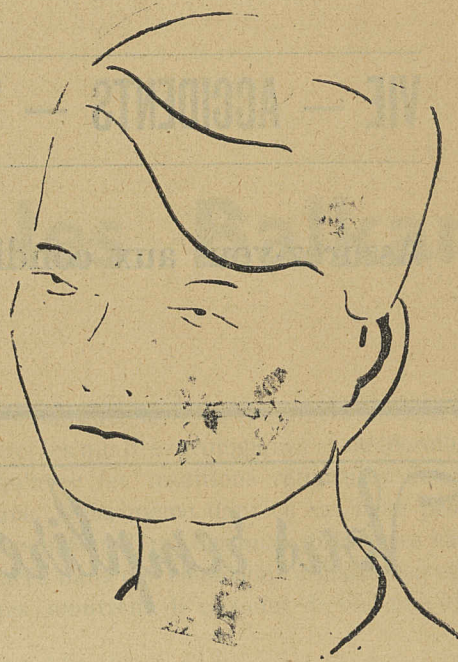
Augmentez votre valeur personnelle

Dans l'exercice de votre profession, n'avez-vous pas senti parfois que si vous saviez dessiner, vous réussiriez mieux? En ces temps, n'est-il pas sage de s'assurer par la connaissance d'un métier auxiliaire, soit une source supplémentaire de profits, soit l'accès d'une nouvelle carrière dans le cas où votre situation actuelle viendrait à vous manquer?

Vous pouvez, si vous le voulez, devenir en quelques mois un bon dessinateur. Pour peu que vous ayez de bonnes dispositions naturelles et qu'un talent, ignoré de vous-même, sommeille en vous, vous deviendrez un artiste véritable, vous serez capable de faire carrière dans une des nombreuses branches du dessin, telles que : dessin d'illustration, pour livres et journaux, de publicité, d'affiches, de mode, décoration, catalogues, caricatures, etc... Cela vous sera permis, grâce à l'Ecole A. B. C. qui, par sa lumineuse méthode basée sur des principes modernes et absolument nouveaux, a mis l'enseignement du dessin à la portée de tous.

Grâce à elle, vous pourrez, sans abandonner vos occupations quotidiennes, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours pratiques de l'A. B. C. et recevoir les conseils personnels d'artistes professionnels éminents.

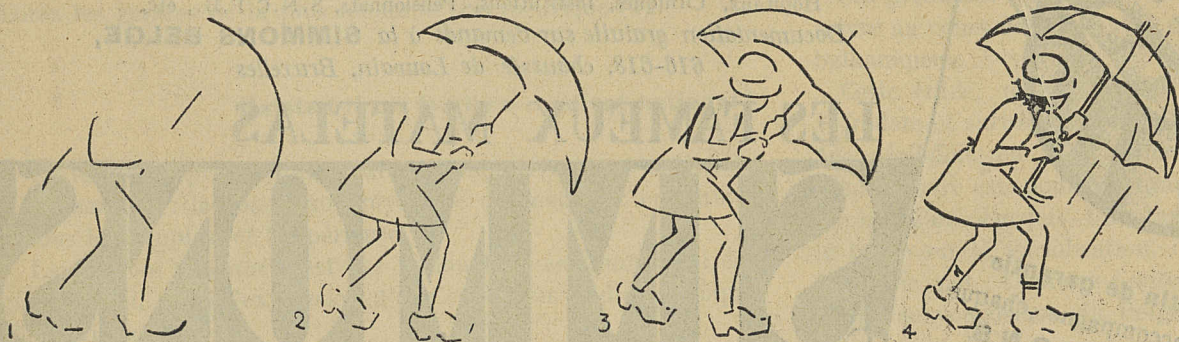
Vous avez aujourd'hui une occasion unique de prendre une décision dont dépendra peut-être votre avenir.



Cette tête d'enfant aux traits si simples et si expressifs à la fois a été dessinée par un de nos élèves après son quatrième mois d'étude.

**NOUS VOUS INVITONS A VENIR
NOUS VOIR**

Si cela vous est impossible demandez-nous notre intéressante notice à l'aide du bon ci-dessous.



Quatre états différents d'un même croquis.
Extrait de notre troisième cours : « Croquis de personnages »

BON
pour la brochure illustrée **Le Dessin et ses possibilités** à adresser à M. le directeur de **l'ÉCOLE A. B. C. de DESSIN** (studio J. 145), 18, rue du Méridien, Bruxelles
Tél. 17.60.89

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellax

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

**si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées.
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.
Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le folklore médical dans les Balkans
 La crise luxembourgeoise de 1867
 d'après des documents inédits
 L'état politique de l'Eglise à l'époque de sainte Catherine
 « Les Allemands dans nos maisons » par Antoine Redier
 En quelques lignes...
 Le secret de la Russie
 Singapour
 Noël dans l'île

Docteur TRICOT-ROYER

Vicomte Ch. TERLINDEN
 Noëlle M. DENIS-BOULET
 Fernand DESONAY

* * *

Comte SOLTYKOFF
 Hilaire BELLOC
 Jeanne CAPPE

Le folklore médical dans les Balkans

L'étude du folklore médical présente-t-elle un intérêt pratique?

Pour répondre à cette question, constatons que depuis l'adoption du terme « folklore », en 1846, une pléiade innombrable de savants réclament à cette science, dite nouvelle, tout ce qu'elle promet d'utile et de fécond, non seulement aux médecins, mais aux ethnologues et aux historiens en général.

Du point de vue ethnologique, le folklore documente ses adeptes sur la manière de sentir ou de penser de l'homme au cours des âges. Il augmente le nombre des caractères qui permettent d'établir les ressemblances et les différences entre les peuples, et ainsi de nouveaux critères d'appréciation sont acquis sur leur degré de supériorité et de culture.

L'historien, de son côté, comparant entre eux les divers folklores, en déduit plus facilement les relations des peuples qu'il étudie et, partant, la marche de leurs migrations.

Quant au médecin, il décèle souvent dans les pratiques populaires les germes de la plus moderne thérapeutique (1).

Existe-t-il un folklore médical national?

Le folklore, qu'il soit médical ou non, dérive tout entier de deux sources : la conception mystique ou magique, commune à tous les peuples, et l'expérience.

Le folklore magique n'est pas national : il est humain, il est prénational, étant l'expression d'une condition et d'une époque de la vie sociale.

Par contre, le folklore expérimental possède un caractère

régional souvent bien marqué, parce qu'il est en connexion intime avec la faune, la flore, les qualités géologiques et météorologiques du terroir, ainsi qu'avec les traditions religieuses du groupe ethnique qui l'occupe. Mais, même dans ce cas, il ne peut être question d'un folklore national, car des races différentes habitant des pays voisins placés dans des conditions climatiques et topographiques analogues montrent de ce point de vue une identité parfaite (1).

Le professeur Victor Gomoiu, de Bucarest, divise en quatre catégories le folklore médical ainsi compris, pour chaque région envisagée :

- 1^o Le folklore original ou primitif;
- 2^o Le folklore original altéré soit par l'apport étranger, soit par emprunt à la médecine scientifique;
- 3^o Le folklore adapté aux temps nouveaux (2);
- 4^o Le folklore emprunté tout entier à la médecine scientifique, mais pratiqué par des personnes sans titre.

Ces prémisses établies, nous croyons qu'il sera facile de nous suivre au cours de cet exposé du folklore médical dans les pays balkaniques.

Cette étude, quoi qu'on en pense, remonte à l'Antiquité. Hérodote et surtout Dioscoride s'en sont préoccupés. Au Moyen âge déclinant, en 1389, nous rencontrons Ishak ben Mourad, dont l'œuvre est, pour une grande part, le reflet de la médecine populaire en Turquie. Plus tard, au XVIII^e siècle, sont à noter le traité sur la variolisation, de Pylarino, la description de la Moldavie par Démètre Cantemir, et les commentaires sur la médecine yougoslave du Belge Jean-Baptiste Lalangue. Enfin,

(1) Cf. ARTURO CASTIGLIONI, *Ibid.*

(2) Exemple : La pomme de terre consommée sans sel à la Saint-Hubert, dans notre Luxembourg, contre le tic douloureux de la face. Ce tubercule n'est devenu d'usage courant qu'au XIX^e siècle. Il a remplacé le haricot, dont la culture devint de plus en plus restreinte.

(1) Cf. VICTOR GOMOIU, *Le X^e Congrès international d'Histoire de la Médecine (Madrid). Compte rendu par le D^r Tricot-Royer*, Paris, Esculape, 1936, XXVI, pp. 145-168.

de nos jours, des groupes importants se sont formés, à Istanbul, avec A. Suheyl Unver; à Bucarest, avec M. et M^{me} Gomoin; à Sofia, avec Paraskif Stoianof; à Viona, avec Ali Mihali; à Athènes, avec Aristote Kousis; à Belgrade et Zagreb, avec Lujó Thaller. Ils se sont donné pour mission de parcourir les coins les plus reculés, les plus inaccessibles de leur patrie, d'y recueillir avec soin et méthode tous les rites, coutumes, chansons, dictons, proverbes, croyances et pratiques que les générations se sont transmis. Ils les classent, les confrontent, les comparent et supputant leurs rapports, ils en tirent les déductions qui s'imposent. Les membres de la Société internationale d'Histoire de la Médecine sont invités à suivre l'exemple de leurs confrères balkaniques, et c'est le résultat de leurs travaux qui fera l'objet principal du Congrès de Zagreb du 2 au 12 septembre 1938.

Le folklore médical turc

La commémoration solennelle du 9^e centenaire de la mort d'Avicenne, en juin dernier à Istanbul, nous a mis dans l'occasion de parcourir les riches collections livresques qui font le trésor de l'Université, des mosquées, des medersés et de beaucoup de demeures particulières. Il y a là plus de trois cent mille manuscrits qui se cachent, dont trente-cinq mille environ ont trait à l'art de guérir. Parmi ces derniers, plus de trois mille sont enluminés de miniatures du plus haut prix, tant du point de vue de l'admirable technique que de l'intérêt des scènes présentées.

Il résulte de notre enquête que pour étudier le folklore médical turc, il convient de consulter avant tout les livres de voyage d'Eyliva Tchelebi, puis quantité d'ouvrages manuscrits ou imprimés reposant dans les bibliothèques que nous venons de signaler. Les chercheurs auront encore profit à glaner dans nombre de revues littéraires ou scientifiques, centralisées pour la plupart à l'Institut d'Histoire de la Médecine de l'Université d'Istanbul : Tip Tari Hi Enstitüsü. On aura, de même, grand profit à compiler tous les ouvrages de prophylaxie contre la peste et autres épidémies. En plus de cela, il est bon de savoir que le professeur Ahmet Süheyl Unver poursuit l'étude de la question, soit en interrogeant directement les malades à leur chevet dans les hôpitaux, soit en se mettant en rapport avec ses confrères, les médecins d'Anatolie.

Dans ses grandes lignes, la thérapeutique populaire turque se manifeste ou matérielle, ou spirituelle, et, le plus souvent, les deux à la fois.

Les malades font preuve d'un large électisme. Grecs orthodoxes ou Turcs musulmans, tous fréquentent indifféremment, avec une confiance et une assiduité égales, les sanctuaires de l'un et l'autre culte; et ainsi les traditions s'entremêlent et se confondent.

Le peuple turc croit à l'existence de septante-deux maladies comme il existe septante-deux nations dans le monde. Les méthodes usitées sont généralement simples : pour les maladies légères on se sert de pierres magiques et d'amulettes dont la préparation est décrite dans des traités spéciaux. On a recours aussi à la feuille écrite que l'on dépose près d'un mausolée sacré, sous la garde d'un türbedar; on peut aussi la lancer dans le cours d'une rivière ou la confier à un pèlerin de La Mecque. Ces intermédiaires remplissent ce rôle gratuitement, convaincus qu'ils sont de l'efficacité surnaturelle de leur intervention. Les sources thermales, qui abondent dans le pays, fournissent de même une thérapeutique universellement appréciée. On les place sous le patronage de personnages vertueux illustres qui bénéficient ainsi de la réputation de saints guérisseurs.

Si la maladie prend un caractère de gravité, l'on ajoute à

ces procédés les soins d'un praticien. Il en est de deux sortes : les *rebouteurs*, qui sont, en général, de vieilles personnes expérimentées, et surtout les *odjak*, c'est-à-dire des familles où l'on tient de génération en générations, des remèdes ou pratiques gardés d'autant plus secrets qu'ils sont plus futiles. Chaque *odjak* a sa spécialité. Aucun médicament populaire n'est poison. Pour lui assurer une force curative plus intense, on le prend à des jours déterminés, tous les trois, quatre ou sept jours, ou en observant les multiples de ces nombres.

Là plupart de ces drogues sont vendues par l'herboriste ou le guérisseur, à moins que le malade ne les cultive lui-même dans son jardin, se constituant ainsi une apothicairerie familiale dont il prend modèle sur celles fournies par les praticiens scientifiques à leurs clients riches. Administrées sagement, ces médications sont salutaires, mais peuvent devenir nocives à dose trop forte. Aussi le gouvernement républicain fait-il une guerre acharnée à cette médecine de contrebande.

Pour rendre concret cet exposé général, le professeur Suheyl fixe nos idées sur les pratiques turques autour de la maternité.

En Orient, la plus grande honte pour une femme est de rester sans enfants; ses parents même la méprisent. Pour parer à cette disgrâce, le jour de son mariage on arrose la jeune épousée de grains de blé mélangés à des pièces de monnaie; il s'ensuivra beaucoup d'enfants et les affaires seront prospères. Pour arriver à ces fins, la future mère, de son côté, voit à sa disposition une infinité de moyens d'ordre surnaturel. Craint-elle trop de résistance au col de l'utérus, elle se rend à Konya et attache un ruban de coton à la grille qui protège le tombeau du Cheikh Chemseddine. Au mausolée de Karani elle tentera de fixer un clou dans la pierre; s'il se courbe, l'enfant mourra. Elle plongera la main dans la tombe de Yousouf Dédé et mangera ce qu'elle en sortira : mille-pattes, scorpion ou escargot. Elle étendra des linges sur la tombe des cheikhs fameux, les y laissera quelques jours, puis s'en ceindra les reins, et ainsi de suite. Tout ceci s'accompagne de prières et de promesses dont on s'acquitte en cas de succès.

Voici plusieurs procédés relevant du préjugé *simila similibus curantur* : on fait asseoir la femme stérile sur un placenta encore chaud et saupoudré d'épices.

La femme enceinte mange des grenades pour que son enfant soit beau et intelligent.

Pendant les trois premiers mois de sa grossesse, elle avale des boules de poivre noir pour que l'enfant soit orné de grains de beauté.

Pour éviter l'avortement la femme se ceinture d'un ruban muni d'une serrure que l'on n'ouvrira qu'au moment du partus.

Si la femme enceinte voit un mort ou rencontre un train de funérailles, elle se déchire un petit coin de sa chemise, et si elle fait une chute elle attache un œuf à un arbre, au bord d'une eau courante, et nul n'y touchera.

De quel sexe sera l'enfant?

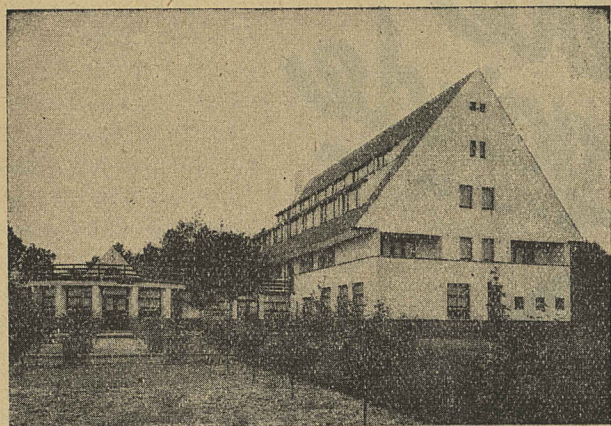
Si une goutte de lait prélevée sur la femme enceinte descend en sédiment au fond d'un verre d'eau, l'enfant sera du sexe mâle; il en sera de même si dans cette goutte de lait tenue dans le creux de la main vous voyez se mouvoir un pou pris dans la chevelure de la femme; et encore si la femme ne maigrit pas au cours de sa portée et si le masque n'apparaît pas.

L'on sème aussi du froment et de l'orge dans l'urine si l'orge germe avant le froment, c'est un garçon qui viendra. Il convient d'ajouter que dans certaines régions tous ces signes annoncent exactement le contraire.

L'accouchement. — La sage-femme est, de préférence, choisie parmi les *odjak*. Pour que l'utérus s'assouplisse, elle trempe dans l'eau la racine de la plante dite Mère-Marie : celle-ci mollit et se gonfle en même temps que se dilate le col de la matrice. La

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses
Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice
O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapissier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. téleg. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	798 000.000.00
RÉSERVE fr,	1,144 525.000.00
FONDS SOCIAL fr.	1,940 525.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

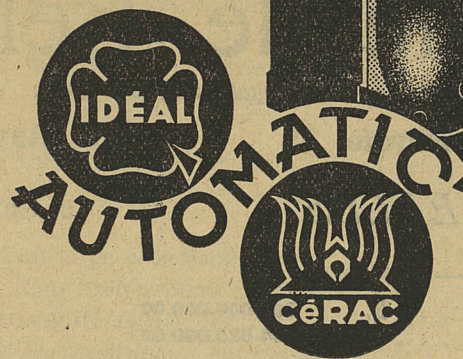
MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

*La chaudière
d'avant-garde
au-to-ma-tique au petit charbon*

M A X I M U M
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

femme marche au-dessus d'une eau courante pour que l'enfant coule de même à travers les tissus. Elle doit ouvrir tout ce qui est fermé à clef dans la maison et s'il s'y trouve un fusil on le décharge. L'époux déboutonne sa veste et délace ses souliers. Puis, sans que nul s'en aperçoive, il est bon d'asperger la tête de la parturiente avec de la poussière de tombe fraîche; enfin, on lui fait boire une eau ayant passé par le trou de serrure d'une mosquée. Au moment des douleurs on lui couronne la tête d'un bandeau portant les mots : Il n'est de dieux que Dieu.

L'enfant étant né, on coupe le cordon ombilical. Celui-ci dûment lavé et salé est cousu dans une pochette que l'on conserve; sans cette précaution, l'enfant n'aurait pas l'esprit de famille et vagabonderait par les rues. L'arrière-faix porte bonheur si on le lance sur les tuiles du toit. On verse ensuite du lait sur la tête du nouveau-né pour qu'il ait le teint blanc. Avant de lui permettre la première tétée, on frotte les mamelons maternels avec de l'oignon; puis une des matrones présentes ouvre la bouche de l'enfant en pressant sur ses lèvres un doigt chargé de la poussière recueillie entre les pages du Coran.

Pour assurer la vie de l'enfant il est bon de le vêtir d'un manteau fait de sept pièces empruntées aux vieux habits des voisins.

La première selle (ou méconium) de l'enfant est placée en travers du seuil; les visiteurs l'écrasent au passage et préserveront ainsi l'enfant du mauvais œil. Lorsque le morceau du cordon ombilical resté adhérent sera tombé, il convient de l'enterrer sous un rosier: il en résultera pour l'enfant un caractère rieur. On baignera ensuite l'enfant dans l'eau qui a servi à laver un cadavre ou bien dans l'eau où l'on a plongé un sachet de terre prise au cimetière et que l'on y reportera après usage. Cette ablution gardera l'enfant des maladies graves et de la mort.

La coqueluche et la toux se guérissent par transfert: on fait passer le petit malade par le rocher troué d'Ayintap. S'il s'agit de tuberculose, l'homéopathie entre franchement en jeu: on fait manger à l'enfant des poumons de poules tuberculeuses après les avoir fait rôti par trois fois et dans un four spécial.

L'enfant non vacciné ne peut humer l'odeur des fleurs, parce que la variole s'appelle en turc *cicek*, mot qui signifie fleur.

Les dents de lait lorsqu'elles tombent doivent être jetées sur les tuiles d'une habitation, tandis que l'enfant criera: « Corneille, prends cet os, et donne-moi une dent de fer. » On peut aussi porter la dent à la mosquée et l'enfoncer dans le mur en disant: « Prends une dent de chien, donne-moi une dent d'agneau », ce qui paraît paradoxal.

Si l'enfant n'annonce pas ses besoins corporels, la mère ouvre les robinets de la fontaine, puis les referme en appuyant sur la manette le ventre de l'enfant.

* * *

Les hasards d'un menu font apparaître un raifort sur notre table, et M. Suheyl nous apprend que ce végétal est préconisé dans la cure du cancer. Voici pourquoi: un homme atteint du mal avait prescrit à ses enfants d'ouvrir son estomac à son décès. L'ayant fait, ils découvrirent la cause de la mort: une tumeur très dure et allongée, dont ils firent un manche de couteau. Or, un jour, l'un d'eux, pelant un radis noir, sentit la tumeur se fondre dans sa main, et l'indication thérapeutique du raifort s'imposa.

Ajoutons que les médecins turcs ne se bornent pas à étudier le folklore médical du simple point de vue de la curiosité, mais qu'ils en recherchent, par l'expérimentation, la valeur réelle en thérapeutique, ce en quoi ils ont tout à fait raison. En voici un exemple qui m'est personnel:

Il y a une trentaine d'années, à propos d'un diabétique, une vieille parente du malade me disait: « De mon temps on faisait

passer le sucre avec une tisane d'herbe-à-cochons ». J'en voulus faire l'essai. La drogue n'était pas à trouver chez le pharmacien. J'en fis la récolte moi-même le long des rails de chemin de fer où elle abonde. Dans plusieurs cas la glycosurie disparut net, et dans tous elle se réduisit notablement. J'en fis part à mes collègues, les uns pratiquant à la campagne, les autres haut placés dans la hiérarchie médicale. La plupart sourirent avec indulgence, cependant que d'autres tentèrent l'expérience, et quelques-uns sur eux-mêmes; ils furent émerveillés. Or, à la date du 11 décembre 1935, le *Progrès Médical* de Paris, se référant à un article du *Journal de Pharmacie* belge, paru en 1928, dit ceci: « Le *Polygonum aviculare* L., dont la racine renferme des glycosanins, de petites quantités d'anthraquinone, une huile essentielle, un sucre dédoublable et des traces d'un alcaloïde volatil, a été préconisé dans le traitement du diabète par M. F. Daels, qui lui assigne la propriété de calmer la soif et de produire des effets laxatifs. » Et voilà l'Herbe-à-Cochons pourvue de ses lettres de noblesse; depuis neuf ans elle a passé du folklore à la médecine scientifique: ne rions pas trop du droguier de la Bonne-Femme.

La médecine populaire en Roumanie.

Au Ve siècle avant notre ère, l'historien Hérodote, parlant des Gètes, les proclame les plus braves et les plus justes de tous les Thraces; ils croient à la vie éternelle, et quand ils passent de vie à trépas, c'est pour rejoindre leur dieu Zalmoxis. Ils usent vis-à-vis de lui de procédés peu courtois; lorsqu'ils en sont mécontents pour cause de mauvais temps, d'orage ou de tempête, ils décochent leurs flèches vers le ciel pour l'avertir de leur colère. Ils sont voisins et se confondent avec les Scythes qui aveuglent leurs esclaves dont l'office est de traire le lait, leur nourriture ordinaire. Ils ont des tubes d'os qui ressemblent à des flûtes; ils les introduisent dans les parties naturelles des bestiaux et soufflent dedans de toutes leurs forces, tandis que d'autres esclaves tirent le lait. Par ce procédé, pensent-ils, ils font enfler les veines de l'animal dont les mamelles alors deviennent turgescents. La traite accomplie, le lait est versé dans des barattes de bois autour desquelles se placent les serviteurs qui le remuent et l'agitent. Bientôt une partie du lait surnage; ils la considèrent comme la meilleure, et la prélèvent; ce qui reste dans le fond est moins estimé (1).

Lorsque Darius se présente pour entraîner ces peuples dans sa conquête, il vient de prendre un repos de quelques jours aux sources du Téare, à égale distance d'Héraclée et d'Apollonie. Elles jaillissent du même rocher au nombre de trente-huit, les unes chaudes, les autres froides; leurs eaux excellent contre nombre de maladies, mais elles sont souveraines contre la gale des chevaux et des hommes. Le vainqueur confirme l'opinion populaire et fait dresser sur le bord de la rivière une colonne commémorative portant une inscription commençant par ces mots: « Les sources du Téare donnent les meilleures et les plus belles eaux du monde... »

C'est dans les environs, sur les rives de la mer Noire que s'élèvent, l'une après l'autre, ces villes qui, en ce moment, nous livrent peu à peu leur secret à mesure que progressent les fouilles: Dionysopolis (l'actuelle Baleic), où l'on a trouvé plusieurs statues du dieu Osiris, personnification du soleil, que les habitants vénéraient comme leur dieu guérisseur; Bizone, Calatis, Tomes, Histria sur l'Ostium Sacrum du Danube. Les vestiges d'une civilisation avancée y subsistent dont nous ne retiendrons que les établissements balnéaires et héliothérapeutiques, les arenaria, les héliosis. Tous, mais depuis trois quarts de siècle seulement, ont

(1) *Histoire d'Hérodote*, liv. IV.

reconquis leur faveur. Ces stations, en effet, bénéficient directement du soleil de l'Est, et les lacs qui voisinent sont utilisés tant pour leurs abondantes boues curatives que pour leurs eaux qui sont cinq fois plus salées que la mer.

C'est à Tomès, dans le delta du fleuve, que mourut, en exil, Ovidius Naso. Il souffrait de n'y point rencontrer de bons médecins. Il s'y était composé l'épithaphe mélancolique qui figure au livre III des *Tristes*. On la lit aujourd'hui sur le sarcophage de marbre blanc qui décore la Grand'Place de Constantza et qui passe pour le tombeau du poète :

*Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo
Ah! tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti
Dicere, Nasonis, molliter ossa cubent!*

Fariau de Saint-Ange en a commis cette traduction :

*J'ai chanté les Amours, ces doux tyrans des cœurs
Mon esprit fit ma gloire; il a fait mes malheurs
O passant! Si ton cœur fut amoureux et tendre
Dis : Que d'Ovide ici repose en paix la cendre.*

Mais quand, sous Trajan, les Romains traversèrent à leur tour le Danube, ils furent surpris de rencontrer les Daces qui depuis des temps immémoriaux sans doute réclamaient la santé aux eaux thermales de la Cerna. Ils les adoptèrent si bien que, frappés de leur vertu vigorifiante sur les organismes les plus minés, ils les vouèrent à Hercule. Ce sont les *Baile Erculane*, remis en honneur au XVIII^e siècle par l'impératrice Marie-Thérèse.

De nombreux monuments attestent la reconnaissance des armées. Des autels sont élevés en l'honneur d'Hercule, aux Génies des eaux, à Esculape, à Hygie. Bornons-nous à citer l'inscription votive aux dieux de la médecine à l'occasion de la guérison d'une dame infirme de longue date :

*Æsculap(io) et Hygiae pro salute Juniae Cyrillae, quod
a longa infirmitate aquarum Numinis sui revocaverunt.*

Des statues en hauts- et bas-reliefs figurent les dieux implorés. Il ne reste cependant à la connaissance du professeur Barcacila, qu'un seul exemplaire représentant Hercule. D'une roche vive, d'où sourd l'eau dispensatrice de santé, se détache en demi-brosse le personnage mythologique; il tient sur l'épaule gauche sa massue caractéristique et de la main droite il tend sous l'eau ruisselante une coupe qu'il offre au pèlerin malade. Celui-ci gratte de l'ongle ou du couteau une parcelle du rocher; il ingère ainsi *le sang de la montagne mêlé à la chair du dieu*.

Une légende veut qu'un serpent fabuleux s'étant baigné dans l'eau fumante fut tout à coup mué en un dragon affamé qui pour nourriture quotidienne réclamait un bœuf et quelques moutons. Un jeune héros de la région lui livra combat et put le mutiler. Mais la tête parvint à se réfugier dans une anfractuosité des falaises danubiennes. Depuis, à certaines époques, le monstre engendre *la mouche colombaque*, dont la piqure, désastreuse pour le bétail, est toujours la grande calamité de la région.

Disons encore que sur le Siminic, le sommet le plus élevé du Banat, règne un lac dit le Nédéa. Un génie puissant y réside : Sanziene (saint Jean?) La journée du 24 juin lui est spécialement consacrée. A cette date les malades affluent. Après avoir pris leur bain, ils lancent en offrande une pièce de monnaie dans l'onde.

De leur côté, les médecins qui suivent les légions de l'Empereur constatent en Géo-Dacie l'existence d'une médecine qui n'en est pas à ses premiers balbutiements. Pedacius Dioscoridès y

récolte un grand nombre de simples qu'il enregistre dans sa matière médicale avec le nom dont les désignent les autochtones et les vertus qu'ils leur attribuent. Il va sans dire, qu'en retour, l'envahisseur implante son apport.

Il y laissera de nombreux instruments de chirurgie ainsi qu'un certain nombre de prescriptions médicales, ces dernières visant surtout les affections oculaires.

Cependant tout ceci se superpose à un arsenal opératoire important créé de toutes pièces par le guérisseur populaire, ainsi que le démontre le Dr Gomoiu : on y reconnaît des couteaux-lancettes (*samcea* ou *stramurarita*), des bandages herniaires en métal forgé, des cautères, des forceps dénommés crochets (*cârlig*). Quant aux prescriptions ou recettes qu'ils nous ont laissées, même en cas d'ophtalmies, elles sont d'un tout autre caractère que celles que nous venons de signaler.

Il est évident qu'au cours des siècles, pratiques originelles et importées se sont confondues mais encore les dernières qu'elles soient d'ordre empirique ou scientifique, ont été modifiées et adaptées selon le goût et les préférences du peuple qui les adopte. Il résulte de cet exposé préliminaire qu'en Roumanie médecine à intervention surnaturelle et médecine empirique jouent un rôle d'importance égale, l'une servant d'adjuvant à l'autre dans la plupart des cas.

Ne connaissant pas la vraie cause des maladies, le populaire les attribue à Dieu, au diable et à d'autres génies invisibles parmi lesquels il faut noter surtout les *Iele* et les *Moroi* qui sont fées et gnomes malfaisants. Le traitement logique consistera donc en incantations, conjurations, objurgations. Ce sont des prières que l'on adresse à Dieu et aux saints pour chasser la maladie. Mais la maladie est un ennemi qui s'est logé dans le corps de la victime qu'il tourmente; on le désigne sous le nom d'*Izdat*; il a la forme d'une tête de carpe et d'un cœur de loutre. Le rôle de la baba-sorcière est de lui faire peur par des menaces appropriées dont elle tient un bon lot dans son répertoire :

*Izdat maudit, va-t'en
Ou je te touche avec la Croix.
Va-t'en Izdat empoisonné
Car je brandis un sabre rouillé
Enduit du venin des serpents
Pour te pourfendre.
Izdat maudit si tu ne t'en vas
Je saisisrai la cognée
Et te réduirai en neuf fragments
Que je lancerai dans neuf vallons...
Lors le patient sera guéri.*

Mais en même temps elle fait prendre au malade une potion enchantée : de l'eau-de-vie poivrée; une infusion chaude de mille-feuilles ou de menthe, mêlée à l'encens ou aux semences de basilic.

Le malaise général que l'on nomme *apucat* est représenté sous la forme d'un être aux pieds et aux mains démesurés s'insinuant par toutes les parties du corps, dans tous les tissus, jusque dans la moelle des os. L'enchanteuse dira :

*Vous les tourments, les malfaisants
Dont les bras et les jambes ont la longueur des perches,
Sortez du cœur, des reins, du nez...
La Madone m'a remis les clefs,
Je puis ouvrir jusques aux os
Et le patient rentrera sain et pur
Tel que le bon Dieu le mit au monde.*

Cette récitation s'accompagne de frictions à l'alcool ou à l'huile d'olive par tout le corps.

Plus intéressant est le traitement de l'*albeata*, qui désigne à la fois le leucôme et le ptérygion. Ici l'incantation et surtout les opérations manuelles concomitantes décèlent une conception peu éloignée des procédés les plus scientifiques.

*Va chez le malade.
Bèche-lui la taie de l'œil
Du râteau tu la ratisseras,
Du balai tu la balatras
Et de la pelle tu la rejetteras.*

Ce disant, la guérisseuse racle la taie avec un bout de roseau, un rasoir, une pièce d'argent, un para, dont les bords sont usés au point d'être coupants.

L'on frotte encore l'œil au moyen de coquilles et de sucre pulvérisés ensemble, et certaines miresses excellent à chatouiller la cornée au moyen des pattes d'une mouche vivante qu'elles tiennent par les ailes.

Les adénites, *scurte* dans le populaire, se traitent par l'application d'un fer de hache, qui par sa froidure agit comme révulsif, à la manière du sac de glace. Mais si la région est rouge et chaude, on a recours aux cataplasmes de farine de blé, de maïs, de pâte de pain mêlée à du savon, de cire molle, d'oignons frits dans du suif ou de l'huile. Et l'on ordonnera au mal de s'éloigner :

*Tant que tu es dure encore
Scurto pars vers la forêt
Car je t'applique la grosse hache
Et ta racine desséchera
Et le patient sera sain et pur
Comme la Madone l'a voulu.*

Les amygdalites dites *gâci* sont justiciables des procédés suivants selon leur gravité :

*Vous les glandes assemblées en pelotons
Allez paître avec les vaches.
Je garde près de moi les bœufs
Que j'attellerai d'après mon bon savoir
Pour vous traîner, vous dissiper,
Vous effacer.*

Ce disant, l'opératrice fait le massage extérieur du cou; puis le malade se gargarise avec du pétrole; de l'eau-de-vie; du vin que l'on a mis bouillir avec de la racine de sauge; une infusion de camomille ou de guimauve additionnée d'alun, de sel ou de citron est à recommander aussi.

Dans les cas plus sérieux, au moyen d'un tube qui sera de préférence la trachée desséchée du loup, on souffle directement dans la gorge du malade de la poudre d'alun, de l'ammonium, ou du cuivre sulfaté.

D'autres fois la thaumaturge recourt au *darea in gât* ou *sporgera galcilor*, qui correspond à l'intervention directe par l'ouverture de l'abcès amygdalien, par massage intérieur du mal à l'aide du doigt, d'une chandelle ou d'une tige de maïs. Ce procédé soulageant immédiatement le malade augmente le crédit des phrases magiques.

Dans l'intervalle de ces diverses manipulations, des cataplasmes seront appliqués. On les compose d'olives écrasées, de choucroute, de concombres en saumure, de sable mouillé, de citrouille cuite, de bouse chaude, d'urine d'enfant.

S'il s'agit d'une tumeur inflammatoire inquiétante, la chirurgienne rustique y implante, dans son centre, une racine d'ellébore

en manière de seton; une suppuration s'ensuit qui agit comme un abcès de fixation. Le couplet objurgateur indiqué en l'occurrence est celui qui s'applique à toutes les tumeurs :

*Va-t'en buba
Blanche, bleue, noire, jaune ou rouge
Que tu sois allemande, française ou turque
Va-t'en buba
Tumeur de cheval, de mouton, de chèvre, de porc
Ou du diable
Va-t'en buba de n'importe quelle sorte
La Madone m'a remis toutes les clefs
Qui délivreront le malade.*

Dans le même ordre d'idées, le professeur Alexandre Resmeritza, de Turnu-Severin, nous signale les *descantics* qui sont des incantations multipliées. Elles aussi ont pour but d'éloigner du sujet le génie de la maladie dont il est possédé, mais outre cet exorcisme salutaire, la discantatrice a le pouvoir d'enchanter les plantes qui en acquièrent des vertus curatrices. La collection des *descantics*, incantations, conjurations forme bien le plus savoureux chapitre de la poésie populaire roumaine.

A cette partie du folklore médical se rattachent les pratiques d'envoûtement, qui comptent encore de nombreux adeptes. En voici deux types :

Le *farmec* est une plante mystérieuse qui tient probablement du pavot, que les paysannes donnent en décoction à leurs enfants qui pleurent. Cela les apaise et les endort... parfois pour toujours. Médicament ou sortilège, le *farmec*, propre à causer le bien ou le mal, a le pouvoir de supprimer instantanément la douleur, d'où le proverbe courant « Le mal fuit comme le *farmec* ». L'homme qui en fait usage éprouve une sensation rapide de bien-être, mais l'abus le rend veule et imbécile. La signification du terme a singulièrement évolué. Il désigne aujourd'hui une véritable manœuvre d'envoûtement. L'opérateur prend un chiffon de linge le plus répugnant possible, il y fait un chapelet de nœuds dans lesquels il enferme des mèches de cheveux; il le dépose ensuite sur le seuil de la personne qu'il vise. Celle-ci, à la vue du présent fatidique, s'épouvante. Et c'est tout le résultat du geste.

Plus compliquée est la *Vraja*, qui comporte un véritable rite usité par les femmes tziganes dites *Vrajitoaréa*. Vous désirez guérir une personne chère ou nuire à un ennemi, ou provoquer chez l'un ou l'autre de vos proches des sentiments d'amour ou de haine, vous vous rendez chez le nomade qui prend connaissance de votre vœu. Elle vous congédie en vous avertissant qu'elle prépare son champ d'action. Vous renouvellerez plusieurs fois votre visite aux fins de la mettre au fait des diverses indications supplémentaires qu'elle réclame à mesure qu'avance l'étude du cas. Ceci s'accompagne évidemment de l'offrande de cadeaux et d'honnêtes gages. Enfin, en une ultime séance se consomme le grand œuvre. L'impétrant a été prié de se munir d'un récipient n'ayant jamais servi et contenant de l'eau fraîche. La sorcière en déverse une partie sur le sol, n'en conservant dans le fond qu'une profondeur de 5 à 6 centimètres. De son corsage elle sort un œuf qu'elle prétend avoir couvé jour et nuit sous son bras, depuis le premier jour de la consultation. Elle le plonge dans le liquide et couvre le pot d'un foulard.

Cet œuf mystérieux contient le diable en personne à qui la mégère ordonne de mettre l'eau en ébullition sous peine de le couper en quatre et d'en jeter les lambeaux aux quatre vents, d'où l'expression « faire le diable à quatre », qui a le sens de réussir à tout prix. Effectivement, l'eau bout à gros bouillons et fracas, en même temps que la vapeur traverse le tissu du foulard. Bientôt,

à voix haute, la sorcière commande à l'esprit malin l'accomplissement des désirs de l'impétrant, qui, lui, grelotte de frayeur. Enfin, l'eau arrête son effervescence et reçoit l'injonction de se coaguler. Et, en effet, le foulard enlevé, la liqueur apparaît blanche et épaisse. Le client absorbe à ce moment une potion forte composée d'eau-de-vie où macèrent des plantes aromatiques, et s'en retourne satisfait au logis.

L'œuf endiablé, vidé au préalable, avait été soigneusement rempli de chaux vive dont la présence explique le double phénomène démoniaque.

* * *

A côté de cette thérapeutique, où la suggestion joue un rôle actif dont l'importance va de pair avec la confiance du malade, le peuple roumain possède une médecine traditionnelle dépourvue de tout élément extranaturel, constituée de son fonds propre augmenté des apports scientifiques qui s'y sont fatalement introduits.

Nous y rencontrons, à côté de force hérésies, certains faits dénotant un esprit assez juste sur la genèse des maladies et l'application d'une thérapeutique très rationnelle dans beaucoup de cas.

S'il est vrai qu'il exagère l'influence du froid dans le développement des affections qui frappent l'humanité, il se rend compte que ce froid et, de même, les mouvements constituent des circonstances aggravantes dans les cas d'inflammation.

Le guérisseur roumain n'ignore pas que les écorchures, les piqûres, les furoncles provoquent des adénites banales qu'ils se gardent de confondre avec celles d'origine bacillaire.

Pour ce qui regarde le paludisme, le paysan croit que l'atmosphère et surtout les eaux stagnantes sont peuplées de corpuscules nocifs qui s'introduisent dans les tissus humains, y provoquent la fièvre des marais : *figuri de balta*.

La notion de contagion ne lui est pas étrangère : l'érysipèle, dû souvent à la malpropreté, se transmet par contact direct; le charbon contamine par la salive de l'animal malade et même par le seul contact de son poil.

Quant à l'hérédité, son action se décèle dans divers proverbes dont voici le plus pittoresque : « Le copeau ne saute pas loin du tronc » (*Aschia nu sare departe de copac*.)

Les méthodes de traitement sont d'autant plus intéressantes que beaucoup d'entre elles marquent une véritable prescience de notre plus moderne médecine. C'est ce que le professeur Gomoïu ne manque jamais de souligner.

Dans les cas d'ulcères chroniques des jambes, contre les inflammations diffuses, on serre un lien au-dessus de la lésion. Il agit donc par l'effet de la stase veineuse, principe de la méthode de Bier. D'autres fois on étend sur les ulcères chroniques et sur les plaies atones le sang frais d'un chat noir récemment abattu, ou les intestins chauds de cet animal. On peut aussi appliquer sur la partie malade, avec le même succès, les moitiés saignantes d'un pigeon, d'une pie, d'une corneille. Le guérisseur a donc deviné la nouvelle donnée scientifique du pansement au sérum.

Les brûlures traitées par l'infusion d'écorce d'orme, ou de noix de gale, ou simplement saupoudrées de raclures de courroies équivalent à notre médication au tannin.

Il arrive aussi qu'on les couvre de la cendre pilée d'un os de porc; de grains de maïs ou de haricots carbonisés; d'huile d'olive à l'eau de chaux; de lait frais ou caillé; de blanc d'œuf; d'encre violette (aniline); de pommades au savon, à la colophane, à la cire. Et tout cela représente notre procédé à l'ambrine.

Mais lorsque le paysan roumain aux prises avec l'impetigo, l'eczéma et surtout la rougeole recommande de couvrir d'un

tablier rouge toutes les régions malades, ne fait-il pas de la finsentherapie comme M. Jourdain faisait de la prose?

Les affections intestinales et surtout les diarrhées jugulées par l'absorption de la caillette de jeunes moutons prédisent l'action efficace de nos ferments lactiques.

Le rebouteux réalise l'hémothérapie contre la pneumonie, la pleurésie et les fièvres d'origine inconnue en appliquant sur le thorax des ventouses sèches : on allume une chandelle minuscule collée sur la partie visée et on la couvre alors d'un petit pot de terre. La flamme s'éteint après avoir consommé l'oxygène et la raréfaction de l'air aspire les chairs en légers hématomes.

La vaccination antivariolique s'applique en Roumanie depuis de longs siècles par le procédé d'homme à homme, la variolisation, remplacée partout, de nos jours, par la vaccination jennérienne.

Dans le même ordre d'idées, lorsque la stomatite aphteuse visite une étable ou un troupeau, les paysans provoquent eux-mêmes la contagion en badigeonnant la langue et les gencives de l'animal sain avec la salive de la bête atteinte.

La syphilis se traite comme suit : le malade est mis à genoux par-dessus un foyer de charbons ardents sur lequel on répand un amalgame de mercure et d'arsenic, on lui couvre tout le corps y compris la tête d'une couverture épaisse pour qu'il ne perde rien de la vapeur qui se dégage. Or, en deux ou trois séances on obtiendrait une guérison durable qui ne peut s'expliquer que par le mélange arsenico-mercuriel, principe de la méthode d'Erlich. *Nil novi sub sole*, conclut en souriant M. Gomoïu.

Citons encore quelques pratiques d'usage plus courant :

Les inflammations des extrémités, en y comprenant celles provoquées par des piqûres, sont plongées dans un bain chaud de son ou une infusion de chardon étoilé (*Centaurea calcitrapa* L.). Dans les intervalles, au choix les cataplasmes déjà décrits.

Pour guérir les cors, oignons, durillons, œils-de-perdrix on leur impose le *pârpor*; cela signifie que l'on tient la partie atteinte au-dessus d'un foyer de cendre incandescente que l'on arrose d'eau; il se dégage de la vapeur qui entraîne des particules charbonneuses sur les points visés.

Dans les cas d'abcès superficiels on perce leur sommet d'une aiguille armée d'un brin de laine bleue ou rouge et que l'on laisse en place jusqu'au dessèchement complet de la tumeur. Cette manœuvre s'appelle *stramatura*. Personnellement, nous l'avons vu appliquer souvent en Campine anversoise.

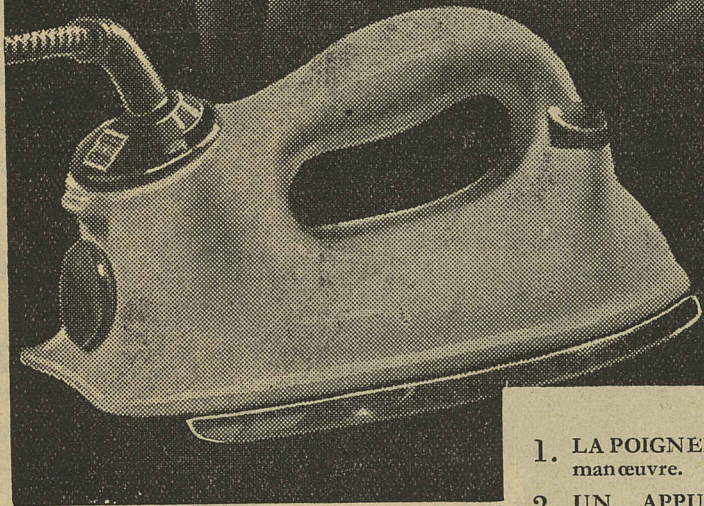
Dans les cas d'hémorragie accidentelle on conseille de couvrir la région intéressée de cendres, de sel, mais surtout de raclures de cuir, pendant que la victime boit du vin chaud, bouilli avec de la pivoine, de la bétouine et d'autres herbes roborantes. Si la plaie est large et profonde, l'hémostase se produit par l'introduction d'un coin de lard salé couvert d'un linge ou d'un lit de grandes feuilles maintenu par un vigoureux lien circulaire.

En cas d'épistaxis, outre l'application d'objets froids dans le dos, on fait aspirer de l'eau salée ou du genièvre, puis on introduit dans les narines des fragments d'étoffe mouillés de vinaigre en guise de tamponnement nasal.

Le guérisseur populaire est encore très habile à imposer la saignée, pour laquelle il emploie des instruments déterminés; il réduit avec bonheur fractures et luxations, il applique les sangsues, pratique heureusement le massage, les avulsions dentaires, manie les cautères, et ainsi de suite.

Pendant le professeur Gomoïu nous avertit qu'au cours de ses recherches sur l'origine soit autochtone soit étrangère d'une coutume, il ne faut pas perdre de vue qu'elle peut-être l'une et l'autre à la fois. Dans certaines provinces roumaines on célèbre les « Martini », jours consacrés au dieu Mars. Au cours de ces

UN CADEAU MODERNE pour la femme MODERNE



UN fer à repasser ! Oui, et le fer à repasser le plus perfectionné, qui présente une multitude de qualités tout à fait inédites. La maman moderne saura l'apprécier à sa juste valeur.

Il suffit de l'examiner et de l'essayer pour se convaincre que le fer H.M.V. est conçu suivant une formule absolument nouvelle qui le situe bien au-dessus de tout autre appareil similaire. Fabriqué par H.M.V. il possède toutes les qualités qui caractérisent la production H.M.V.

PRIX fr. 275.—

1. LA POIGNEE facilite la manœuvre.
2. UN APPUIE-POUCE, pour l'employer indifféremment et sans fatigue de la main droite ou de la gauche.
3. LA SEMELLE. Température uniformément égale sur toute la surface.
4. LA SURFACE REPASSANTE, ne peut ni se rouiller, ni se ternir, ni se décolorer.
5. LA CHALEUR est obtenue 5 fois plus vite qu'avec un fer quelconque.
6. LA CONNEXION est réalisée par un câble protecteur caoutchouté très résistant.



GRAMOPHONE S. A.

«HIS MASTER'S VOICE»

171, Boulevard Maurice Lemonnier - 14, Galerie du Roi
BRUXELLES

Le **FER** à **REPASSER**
à *Chauffage réglable*

H.M.V.

fêtes on transporte les malades dans un local où on les fait piétiner par des ours apprivoisés. La coutume est d'importation romaine.

Mais dans d'autres provinces ces fêtes sont appelées « Lucines », vocable venue des Croates et des Slavons. D'autre part, l'usage de la graisse et des poils roussis de l'ours est mentionné dans Plin, mais il est pratiqué en même temps que le foulage chez tous les montagnards des Balkans, où le voisinage de l'ours est familier et où l'on ignore les termes « Lucines » et « Martini ». C'est de ce dernier mot que vient le nom de Martin que l'on donne à ces plantigrades.

* * *

M. le professeur V. Gomoiu, qu'accompagnent les docteurs Reicovitzeanu, Platareanu, Sperling et d'autres encore, nous fut un guide parfait. Mais à Giurgiu, la ville frontière sur le Danube, en face de Roussé, la réception fut à la fois solennelle et cordiale : M^{mes} Gomoin, Pepi Sperling, Mily Sandalescu ; MM. les docteurs Miltiade Jonescu, directeur de l'hôpital, les médecins du district, les médecins militaires, les pharmaciens nous réservèrent un accueil inoubliable. Tout nous fut montré, et l'on peut dire que la Roumanie actuelle ne craint personne.

(A suivre.)

DR TRICOT-ROYER.
Professeur d'Histoire de la Médecine
à l'Université de Louvain.
Président de la Société Internationale
d'Histoire de la Médecine.

La crise luxembourgeoise de 1867

d'après des documents inédits

On a souvent tort d'étudier l'histoire diplomatique uniquement au moyen des sources d'archives des grands Etats, alors que celles des petits pays, surtout lorsque ceux-ci sont directement en jeu, abondent de renseignements précis qui, bien souvent, présentent les questions sous leur jour véritable. Nous avons pu le constater récemment par la façon dont un historien probe et consciencieux, M. Jules Garsou, a étudié, au moyen des archives grand-ducales, la crise luxembourgeoise qui faillit en 1867 faire éclater, trois ans plus tôt, la guerre franco-allemande de 1870 (1).

On sait qu'au lendemain de la victoire éclatante de la Prusse sur l'Autriche, à Sadowa, et de la signature précipitée de l'armistice et des préliminaires de Nikolsbourg (26 juillet 1866), Bismarck songea à faire entrer le Grand-Duché dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Tout en désirant, pour de graves raisons d'ordre économique, continuer à faire partie du *Zollverein*, ce petit pays ne voulait pas aliéner ainsi son indépendance et exprimait même, dès le 12 octobre 1866, le vœu de voir, par suite de la dissolution de la Confédération germanique, la garnison prussienne évacuer la forteresse de Luxembourg. Le ministre de Prusse à La Haye, Perponcher, avait, après plusieurs mois, répondu, le 27 mars 1867, d'une façon dilatoire au ministre d'Etat luxembourgeois de Tornaco, en donnant pour excuse une grave indisposition de Bismarck.

La France était également désireuse d'annexer le Grand-Duché. La tournure qu'avait prise la guerre austro-prussienne et la façon dont avait été conclu le Traité de Prague avaient profondément déçu la diplomatie française. Les espérances qu'avait très habilement fait naître Bismarck dans l'esprit de Napoléon III, lors de l'entrevue de Biarritz, s'étaient évanouies. Aussi l'empereur des Français voulait-il par l'annexion du Luxembourg, point stratégique et économique de premier ordre, relever son prestige gravement compromis devant ses propres sujets comme devant l'Europe.

Ce sont là choses connues ; mais ce que M. Garsou nous apporte de nouveau, ce sont d'intéressants détails sur la façon dont procéda le gouvernement français pour réaliser son plan.

* * *

Le 27 février 1867, M. de la Fontaine, directeur général de la Justice, écrivait au baron de Tornaco, en ce moment à Bruxelles, qu'il avait reçu la visite de son cousin le baron Jacquinet, sous-préfet de Verdun, chargé par le ministre de l'Intérieur, M. de la Valette, d'une mission secrète dans le Grand-Duché, « afin d'y sonder les esprits sur leurs dispositions envers la France ».

Incontestablement la France jouissait, tout comme la Belgique, de nombreuses sympathies dans le Grand-Duché ; la Prusse, par contre, n'avait pour elle que quelques grands industriels ; mais le parti de l'indépendance luxembourgeoise, groupé autour du très populaire prince Henri des Pays-Bas, à qui son frère Guillaume III avait, depuis 1850, confié la lieutenance générale du Grand-Duché, contre-balançait l'influence française.

Quant au roi de Hollande, médiocrement intéressé à un territoire sans aucun point de contact avec ses autres Etats, il gardait le souvenir des difficultés que lui avaient causées le caractère indépendant de ses sujets luxembourgeois et paraissait accessible à l'idée d'une cession en échange d'une large indemnité pécuniaire.

L'antagonisme qui existait entre la France et la Prusse au sujet de la forteresse de Luxembourg n'était un secret pour personne, et le prince Henri, avant même d'avoir été informé de la mission du sous-préfet Jacquinet, avait demandé au baron de Tornaco d'envoyer une note identique aux ministres des Affaires étrangères de France et de Prusse, exprimant la volonté « de conserver au Luxembourg une position nette et précise, en rapport avec le sentiment des populations... et d'éviter tout ce qui pourrait donner lieu à des embarras, tant par rapport à la forteresse de Luxembourg, que par rapport au pays lui-même ».

L'envoi de pareille note était chose délicate, car, sur ces entrefaites, Napoléon III avait dévoilé son jeu et chargé son représentant à La Haye, Baudin, d'exprimer au gouvernement des Pays-Bas son désir de réunir le Grand-Duché de Luxembourg à l'Empire français.

Le marquis de Moustier, ministre des Affaires étrangères de Napoléon III, avait été tout aussi explicite avec M. Lightenvelt, ministre des Pays-Bas à Paris, qui l'avait interrogé au sujet de la mission Jacquinet. Bien qu'il eût répondu que Jacquinet se trouvait dans le Grand-Duché pour raisons de famille, et qu'« il était tout naturel qu'il eût profité de son séjour dans ce pays pour se renseigner sur les dispositions de l'esprit des populations », le marquis de Moustier déclarait que les trois quarts des Luxembourgeois choisiraient la France s'ils étaient obligés de renoncer à leur autonomie, que l'Empereur désirait « fortement » l'annexion et que M. Baudin avait été chargé de faire des ouvertures à La Haye en vue de la signature d'un traité définitif franco-luxembourgeois.

(1) JULES GARSOU, *Le Grand-Duché de Luxembourg entre la Belgique, la France et la Prusse (1867-1871)*. Editions des Cahiers Luxembourgeois, 1936.

Comme Lightenvelt avait manifesté quelque appréhension au sujet des réactions que cette cession pourrait provoquer du côté de la Prusse, le marquis de Moustier avait déclaré que l'on avait sondé Berlin, que la Prusse ne consentirait jamais à une compensation territoriale à la Hollande, mais ne s'opposerait pas à la cession contre argent du Luxembourg à la France. Il ajoutait que Napoléon III n'était pas mû par un esprit de conquête ou des pensées d'agrandissement, mais par des raisons d'ordre stratégique et politique, et que l'amour-propre français était en jeu. Aussi Lightenvelt emportait-il de cet entretien une impression très pessimiste. « Si l'affaire du Luxembourg ne s'arrange pas, écrivait-il à de Tornaco, *in fine* de sa dépêche du 20 mars 1867, la guerre est inévitable. C'est l'opinion de tout le monde » et lui-même la partageait.

* * *

Le prince Henri, ardent défenseur de l'indépendance luxembourgeoise, se montrait fort inquiet de la tournure prise par les événements. Il avait écrit, dès le 16 mars, au baron de Tornaco qu'il était « profondément peiné de tout le mal que la présence du baron Jacquenot dans le Grand-Duché a causé au commerce et à l'industrie » et s'efforçait de trouver une solution qui, avec un peu d'adresse et de décision, permettrait au Luxembourg de sortir de la crise.

Ayant peu confiance dans les sentiments de son frère, qu'il savait disposé à une cession contre indemnité pécuniaire, il s'efforçait cependant de rassurer à ce sujet l'opinion luxembourgeoise et suggérait au baron de Tornaco les « pensées » suivantes :

Primo. Le Roi Grand-Duc considère le Grand-Duché comme un pays allemand, mais non prussien ou membre du *Nord Bund*;

Secundo. Il y a lieu de négocier un traité concernant la forteresse sur la base des pourparlers commencés en septembre 1866;

Tertio. Toutes les administrations dépendront uniquement et exclusivement du Roi Grand-Duc.

Revenant à la charge, le prince Henri s'adressant, de La Haye, le 22 mars, aux membres du gouvernement luxembourgeois, leur rappelait, « en présence de l'appétit d'un puissant voisin, la profonde affection qu'éprouvait le Roi Grand-Duc pour ses fidèles sujets luxembourgeois ». Il signalait comme solution possible : l'évacuation de la forteresse par les troupes prussiennes; l'occupation de la ville par les deux bataillons de chasseurs luxembourgeois, casernés à Diekirch et à Echternach; la reconnaissance par les Puissances signataires du traité de 1839 de la neutralité, de l'autonomie et de l'indépendance du Grand-Duché.

Le roi des Pays-Bas, tout en persistant dans ses idées de cession largement rémunérée, idées dans lesquelles il était entretenu par sa femme la reine Sophie et par son fils le prince d'Orange, menant joyeuse vie à Paris et toujours à court d'argent, ne savait pas quelle procédure suivre. Si, d'une part, il n'osait pas se lier à la France par un traité secret, d'autre part il hésitait à consulter la Prusse à ce sujet et à en informer les Puissances signataires des traités de 1839, vu « que les propositions de Paris n'étaient encore que des confidences ».

Le prince Henri, resté à La Haye, « afin, disait-il, de combattre certains éléments qui auraient liberté d'action par mon absence », insistait sur la nécessité de consulter les Puissances, sachant bien que celles-ci, à commencer par l'Angleterre, verraient d'un œil défavorable les projets de cession, et stimulait l'énergie des membres du gouvernement grand-ducal.

« Maintenant, leur écrivait-il le 28 mars, que votre patrie court le danger le plus imminent, pourquoi les journaux ministériels ne donneraient-ils pas le branle à l'expression et à une explosion du vœu des Luxembourgeois de conserver leur indépen-

dance?... Qu'on dise tout haut qu'on désire continuer à faire partie de l'Allemagne (1), vers laquelle sept huitièmes des intérêts du pays se portent, et que les Luxembourgeois protestent contre la destruction de leur prospérité. Qu'ils veulent rester libres et contestent à qui que ce soit de disposer de leur existence politique comme s'ils étaient des esclaves. »

Le prince conseillait en même temps d'envoyer des représentants du Luxembourg à Paris et à Berlin et signalait pour ce dernier poste le nom de M. de Scherff, ancien ministre plénipotentiaire du Grand-Duché près la Confédération germanique à Francfort.

* * *

Dans l'entretemps la situation ne s'éclaircissait pas à La Haye: M. d'Olimart, secrétaire du roi des Pays-Bas pour les affaires du Grand-Duché, signalait, le 29 mars, au baron de Tornaco que le comte de Zuylén, chef du Cabinet néerlandais, avait fait savoir à la Prusse que son maître était prêt à céder le Grand-Duché à la France et désirait connaître les intentions du gouvernement de Berlin à ce sujet. Mais cette affirmation était démentie et, le 30 mars, le prince Henri télégraphiait au baron de Tornaco : « Le Gouvernement est autorisé à contredire de la manière la plus catégorique l'assertion de la cession du Grand-Duché à la France, diaboliquement (*sic*) colportée par les journaux. »

Dans ces conditions, l'opinion luxembourgeoise commençait à s'énerver. Le prince Henri s'inquiétait de l'apparition de « placards » favorables à la France, des tentatives pour exciter les troupes luxembourgeoises, des menées de l'agent officieux français de Boigne, qui affirmait partout que la cession était chose accomplie. Interpellé à ce sujet par le Parquet, de Bigne avait exhibé une lettre de M. de Saint-Paul, directeur général du ministère français de l'Intérieur, dans laquelle on lisait : « Maintenant que la cession de la province de Luxembourg par le Roi Grand-Duc à l'Empereur des Français est un fait acquis...., je vous prie de vous occuper sans retard avec vos amis de tout ce qui pourrait intéresser le commerce et l'industrie du pays. »

Ces manœuvres françaises, fort habilement conduites, s'efforçaient de placer les Luxembourgeois devant le dilemme d'une cession de leur pays à la France ou d'une annexion inévitable à la Prusse. Les résultats de ces intrigues n'avaient pas tardé à se faire sentir et le prince Henri constatait avec regret que plusieurs hauts fonctionnaires, et même le président et plusieurs membres du Conseil d'Etat, tout en déclarant désirer avant tout le maintien de l'autonomie, avaient signé une pétition rédigée dans un sens favorable à la France.

Cette attitude pouvait avoir les conséquences les plus graves, car la forteresse de Luxembourg était encore occupée par une garnison prussienne et l'on poursuivait fiévreusement les préparatifs de défense, comme si les Français fussent attendus, d'une heure à l'autre, sous les glacis de la place.

Le 27 avril, de la Fontaine consultait le baron de Tornaco, appelé à La Haye par la gravité de la situation, au sujet des mesures à prendre, « le danger de guerre étant de plus en plus imminent ». Que fallait-il faire en cas d'arrivée des troupes françaises ou allemandes? Où irait le gouvernement? Quels ordres fallait-il donner concernant le renvoi des étrangers, l'emploi des armes, la remise des drapeaux et des équipements, la situation des fonctionnaires, la mise en sûreté des caisses publiques ?

Le Grand-Duché vécut ainsi quelques journées d'angoisse et crut bien que son indépendance allait sombrer dans la tourmente.

* * *

(1) Il ne s'agit ici que du point de vue économique et il faut lire du *Zollverein* allemand (N.D.L.R.).

Heureusement les sentiments de prudence l'emportèrent à Paris comme à Berlin et à La Haye. Les conseils du prince Henri contribuèrent beaucoup à décider son frère à renoncer à la cession du Grand-Duché, et à l'initiative de l'ambassadeur britannique, lord Cowley, Napoléon III consentit à ce qu'une conférence se réunît à Londres pour régler le sort du petit Etat.

Les négociations prirent immédiatement une tournure favorable. Dès le 2 mai, le représentant de la Russie, Budberg, déclarait au chargé d'affaires luxembourgeois Jonas qu'il ne croyait pas à la guerre : la France n'était pas prête et la Prusse était encore fatiguée par son effort militaire contre l'Autriche.

Le député Föhr, chargé d'affaires du Luxembourg à Berlin, attribuait le consentement de la Prusse au règlement pacifique de la question par une conférence aux démarches discrètes de Léopold II. « Le roi des Belges, écrivait le 27 avril, cet agent au baron de Tornaco, dans son récent voyage à Paris a pu juger de près des forces considérables dont dispose la France en ce moment et doit avoir contribué puissamment à décider le roi de Prusse à adopter en principe la conférence proposée. »

D'autre part, la décision des puissances réunies à Londres de ne pas s'occuper des relations commerciales du Grand-Duché permettait à celui-ci de rester dans le *Zollverein*, ce qui donnait à la Prusse une satisfaction et lui permettait de transiger sur les autres points.

C'est ainsi que le 11 mai 1867 était signé le traité réglant le statut international du Grand-Duché, dont l'indépendance était proclamée, sur la base d'une neutralité perpétuelle et désarmée, impliquant l'évacuation et le démantèlement de la forteresse de Luxembourg.

Le prince Henri, qui s'était consacré corps et âme à cette cause, au point d'y compromettre sa santé, avait ainsi mérité la reconnaissance que lui ont témoignée les Luxembourgeois en lui érigeant une statue équestre sur la Place d'Armes, où avaient si longtemps paradé les bataillons prussiens.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

11^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 21 décembre**, à 5 heures (Salle Patria), par

M. Antoine REDIER

SUJET :

En marge de « La Guerre des Femmes »

(Episodes inédits).

Cartes (10 et 15 francs) en vente à la Maison F. Lauweryns, 21, Treurenberg et à la *Nation Belge*, place de Brouckère, 50.

L'état politique de l'Eglise à l'époque de sainte Catherine ⁽¹⁾

De toutes les questions qu'on peut se poser au sujet de Catherine de Sienne, les plus embrouillées sont, sans contredit, celles qui concernent son activité politique. La nature même des choses, la situation exceptionnellement troublée qui fut celle de l'Eglise en son temps et dans la période suivante, la difficulté d'application des principes engagés et l'extrême confusion des esprits au XIV^e siècle sont des raisons suffisantes pour rendre très délicates et l'intelligence de la pensée politique catherinienne et l'appréciation impartiale de l'action de la sainte. Ceux qui savent combien les passions peuvent influencer la notion qu'on se forme des faits, celle qu'on reçoit et celle qu'on est amené à répandre, ne s'étonneront pas qu'en dehors même du jugement qu'on peut leur appliquer, leur existence et leur portée constituent déjà un grand et obscur problème.

Les progrès de l'histoire ont d'ailleurs éclairé quelques aspects de ce problème et permis d'arriver, sur certains points, à des certitudes de fait, tandis que, pour d'autres, le manque de documents ou la difficulté de les interpréter laissent l'historien dans le doute et ouvrent le champ aux hypothèses. Quant à nous, nous n'apporterons pas de documents nouveaux et notre travail n'est pas un travail d'archives. Nous ne voulons pas non plus présenter d'hypothèses nouvelles. Notre but est plutôt d'éclairer les uns par les autres les travaux des historiens grâce à des rapprochements de séries de faits souvent étudiés à part, avec l'idéal d'une synthèse impartiale et prudente.

Ce n'est pas connaître le XIV^e siècle que de l'étudier exclusivement au point de vue italien ou au point de vue français. Ce n'est pas l'étudier sérieusement que de négliger (ou de feindre ignorer) les travaux considérables du XVII^e siècle français, sous prétexte qu'ils sont empreints de gallicanisme. Maimbourg ou Baluze n'étaient pas seulement des membres remarquables de cette grande école française d'histoire ecclésiastique dont on ne saurait exagérer l'importance; ils avaient aussi, dans l'appréciation des choses religieuses (et malgré certaines notions erronées qu'ils partageaient, mettons, avec Bossuet) une finesse et une justesse de vues, venant de l'ambiance de culture du grand siècle, que bien des historiens d'aujourd'hui leur envieraient s'ils avaient conscience de leur propre insuffisance de pénétration des réalités psychologiques et ecclésiastiques. Cette insuffisance, même dans des ouvrages de valeur, est parfois extraordinaire. Je n'oublie pas que les travaux français du grand siècle ont un caractère polémique, mais ceux de Rinaldi ou de Burlamacchi l'ont tout autant. La question d'Avignon et du Grand Schisme est d'ailleurs encore actuelle, en ce sens qu'elle excite encore les passions de part et d'autre d'une manière surprenante, et je préfère, cette fois, ne nommer personne de vivant.

* * *

Il faut bien comprendre que l'état de l'Eglise et l'état des esprits au moment où sainte Catherine apparaît sont des résultantes d'un long et complexe ensemble de faits précédents.

(1) Nous devons à l'obligeance de notre aimable consœur suisse, *Nove et Vetera*, la publication, en Belgique, de cette intéressante étude.

Pour s'en faire une idée juste, il ne faudrait rien ignorer de l'histoire du moyen âge, tout au moins de celle du XIII^e et du XIV^e siècles. Il faudrait aussi bien admettre à priori qu'avec sa conscience ferme, aiguë, héroïque, des principes, Catherine avait, comme ses contemporains, un ensemble d'idées acquises résultant de son éducation et de tout ce qu'elle avait pu entendre dire dans sa patrie. C'est précisément la synthèse, parfois paradoxale, de ces deux aspects, surnaturel et naturel, de sa pensée politique, qui nous paraît une chose rare, personnelle et magnifique, même si — surtout si — l'un des éléments présente du caduc, de l'erroné, de l'illusoire, comme on doit s'y attendre chez une jeune fille morte à trente-trois ans, tant il est vrai que le génie ne remplace nullement l'expérience en des affaires humaines aussi complexes que les affaires politiques. Ne voudra-t-on pas nous permettre de laisser de côté — au moins provisoirement — l'aspect « révélation » en ces matières? Y a-t-il nécessairement des faits d'inspiration proprement dite dans l'activité d'une sainte au service d'une idée? Je n'oserais le nier ni l'affirmer, mais il n'est pas nécessaire de l'admettre pour comprendre qu'un esprit aussi profondément uni à Dieu dans la foi et dans l'héroïque charité ne puisse poser aucun acte qui ne soit pour lui œuvre de conscience. Aussi, sa sincérité, sa droiture, son courage sont-ils sans bornes à la lumière de la vérité surnaturelle. Quant à sa certitude de bien faire et de dire ce qu'il faut, elle est en fonction et de ces vertus et des qualités ou insuffisances naturelles de l'esprit.

De tous les événements politico-religieux qui commandèrent l'installation des papes à Avignon, le plus considérable, à notre sens, le plus gros de conséquences psychologiques, de polémiques, de souffrances morales et de sang, comme aussi d'attaques contre l'Eglise et de progrès, en définitive, pour celle-ci, c'est l'abdication de Célestin V, avec la violente réaction menée par son successeur Boniface VIII. On se rappelle les faits. Le grand effort de théocratie romaine, fourni au commencement du XIII^e siècle par Innocent III et par Grégoire IX, avait matériellement échoué comme à la fin du XI^e celui de saint Grégoire VII. Les effets spirituels et civilisateurs n'en avaient été conservés que par le moyen de l'hégémonie française, c'est-à-dire d'abord de l'hégémonie personnelle de saint Louis, puis de celle de la théologie universitaire. Seules la France et sa civilisation propre, fruit d'un Etat plus évolué qu'ailleurs, avaient en quelque sorte recueilli l'héritage politico-religieux de la Papauté théocratique et du Saint-Empire germanique, tous deux épuisés par leur opposition séculaire et sans merci. Au cours du XIII^e siècle, les papes, français ou italiens, n'avaient pas tous eu, loin de là, une même politique, mais aucun d'eux n'avait osé ni abandonner le pouvoir temporel (comme déjà une grande partie de l'opinion, influencée par le franciscanisme, les y poussait), ni reconstituer un Etat romain à leur profit avec la vigueur de certains de leurs prédécesseurs (1). Rome, pourtant, champ de bataille perpétuel de sa propre aristocratie, ne pouvait devenir pour le pape un séjour stable et sûr que s'il était lui-même un prince féodal, et autant que possible le plus grand propriétaire domanial de l'Italie centrale. Problème presque insoluble avec le droit de l'époque, car ou bien la papauté devenait esclave du domaine, ou bien le pape devenait esclave des Romains. Aussi, dans la

(1) Il suffit d'avoir eu l'occasion, comme c'est mon cas, d'écrire la liste des papes au XIII^e siècle avec, en regard, celle de leurs œuvres monumentales à Rome, pour comprendre qu'à partir de la mort de Grégoire IX, la séparation de la papauté et de la ville de Rome est déjà presque un fait accompli. Les papes ne vivent à Rome, au point d'y pouvoir travailler, que quelques années dans l'ensemble de cette période où deux grands conciles se tinrent à Lyon. C'est déjà la politique pontificale du XIV^e siècle qui s'annonce. D'ailleurs, c'est le XIII^e siècle (avec le commencement seulement du XIV^e, jusqu'à l'avènement des Valois) qui est le grand siècle de la puissance française au moyen âge.

seconde moitié du XIII^e siècle, les pontifes évitent-ils déjà le plus possible le séjour de Rome, où ils ne se montrent guère que pour leur couronnement et en de rares occasions. A la mort de Nicolas IV, le premier pape franciscain (1292), la situation était tragique. L'opposition des Orsini et des Colonna, propriétaires des plus grands fiefs héréditaires des Etats de l'Eglise, aggravée de celle des Dominicains et des Franciscains, qui était à son comble pour lors (avec la conjonction plus ou moins durable des Orsini et des Dominicains, des Colonna et des Franciscains), était si violente que leurs partisans, de nombre à peu près égal dans le Sacré-Collège, entravèrent pendant vingt-sept mois l'élection d'un nouveau pape. Benoît Gaëtani, le futur Boniface VIII, lui-même grand féodal, éminent par sa culture ecclésiastique et par son énergie, aurait bien voulu former à son profit un tiers parti sûr de vaincre. Mais sa candidature suffisait à liguier contre lui les ennemis. C'est alors que Charles II, roi de Naples, neveu de saint Louis et premier vassal du Saint-Siège, dont les Etats avaient été constitués du temps de son père précisément pour servir d'appui politique à la papauté en Italie, eut l'idée de mettre en avant la candidature révolutionnaire de saint Pierre Célestin. L'histoire nous est racontée de telle sorte que son intervention n'apparaît presque pas, et tout se passe comme si l'Esprit-Saint seul avait tout à coup désigné l'ermite au électeurs fatigués. On peut l'admettre, mais il ne faut pas oublier que le roi, homme d'une piété exceptionnelle d'ailleurs, avait de bonnes raisons pour considérer la prolongation de la vacance comme une catastrophe. Le saint avait fondé son principal monastère au mont Majella, sur les terres du royaume de Naples. C'est à la suite d'une visite que Charles II, en avril 1294, fit à saint Pierre de Morrone que ce dernier crut devoir écrire aux cardinaux pour les menacer de la colère divine, s'ils persistaient à ne pas faire de pape. Sur quoi lui-même fut élu, le 5 juillet suivant. Il n'était d'ailleurs ni un sot, ni un solitaire sans aucune expérience de la vie (1). Fondateur d'une congrégation bénédictine très importante, pour laquelle il avait dû se démener en son temps (il avait fait, par exemple, le voyage de Lyon pour en obtenir la confirmation par Innocent IV), son œuvre comportait une activité bienfaisante très étendue. Mais il était, avouons-le, un ermite avant tout. Déjà il avait donné sa démission de supérieur de son ordre, pour pouvoir se retirer, une partie de l'année, dans une absolue solitude. Plus tard, il démissionnera du souverain pontificat lorsqu'il se sera aperçu de l'impossibilité de se faire complètement remplacer pendant l'Avent, qu'il avait l'habitude de passer dans le silence.

L'élection de saint Pierre Célestin était paradoxale, comme d'ailleurs le fut toute élection d'un pape étranger au Collège des cardinaux. Choisir un pape en dehors du Sacré-Collège, c'est rompre avec la tradition ecclésiastique de l'époque et préparer un changement radical d'orientation. Aussi, après celle de notre saint, comptons-nous trois élections dans ce cas, au XIV^e siècle : celle de Clément V, qui emmena pour longtemps le Saint-Siège au delà des monts, en 1305, celle du bienheureux Urbain V (1362) qui tenta le premier de le ramener en Italie, et celle d'Urbain VI qui consacra définitivement ce retour, en 1378. Encore ces papes étaient-ils ou avaient-ils été en leur temps des prélats de curie : en 1294 l'Eglise avait affaire à un pur contemplatif. Absolument indifférent aux questions de prééminence temporelle, il trouva commode de rester à la Cour du pieux Charles II et d'utiliser le même personnel de fonctionnaires que ce roi. Nettement décidé

(1) La vie de saint Pierre Célestin mériterait d'être plus connue. Sa jeunesse solitaire, ses fondations multiples en Italie, ses miracles, son caractère à la fois sévère et bienveillant en font vraiment le saint Benoît du XIII^e siècle. On possède un commencement d'autobiographie, dont la valeur psychologique est incontestable.

à ne pas rejoindre Rome, ni même les Etats de l'Eglise, il considérait qu'il fallait laisser complètement aux laïques le gouvernement des choses de ce monde. Son acte le plus connu est celui par lequel il autorisa les Franciscains « spirituels », longtemps martyrisés par leurs supérieurs, puis exilés en Orient, à former une société à part, indépendante de l'ordre de saint François, mais vivant en conformité avec son idéal primitif.

Cependant, le cardinal Gaëtani ne pouvait supporter l'idée que la papauté devint purement spirituelle, et napolitaine du même coup. Ses convictions théoriques en matière de droit canon, sa conviction pratique d'être lui-même le pape qui s'imposait en vinrent à influencer les autres cardinaux, qui souffraient d'être mis de côté par Célestin V. Il parvint à s'introduire de si près dans les conseils du saint qu'il le persuada de renoncer à la tiare. Vaincu par le scrupule, l'humilité, la soif de vie contemplative, Pierre de Morrone se démit après cinq mois seulement de règne et Benoît Gaëtani prit le nom de Boniface VIII (décembre 1294).

Evénement non pas seulement curieux, mais grave. Pour comprendre à quel point il impressionna l'opinion, il faut se rappeler que le mysticisme franciscain, le mysticisme de la pauvreté, lié aux prophéties de Joachim de Flore, avait répandu l'idée qu'à l'Eglise charnelle et politique de l'âge précédent allait succéder sans tarder l'avènement de l'Eglise de l'Esprit. Bien mieux, pour certains interprètes extrémistes, le dernier pape légitime devait précisément démissionner, le rôle de la hiérarchie étant terminé lorsque commencerait celui de la vie religieuse parfaite. Si l'on ajoute à cela que, manquant à sa parole envers un saint qui n'avait quitté le Souverain Pontificat que dans l'espoir de retrouver la liberté de la solitude, Boniface VIII poursuivit son prédécesseur dans les montagnes où il se cachait, l'empêcha de s'enfuir en Orient, le tint étroitement prisonnier, enfin passa pour avoir hâté la mort de ce vieillard innocent et vénérable, on comprendra l'immense impopularité qui atteignit alors la papauté. Pendant tout son règne, Boniface fut poursuivi par un doute ambiant et tenace concernant sa légitimité, doute que son talent, son énergie, son audace ne suffirent pas à dissiper, qui inspira en 1297 la révolte des deux cardinaux Colonna (auxquels s'était joint un groupe de Franciscains spirituels dont était chef le poète fra Jacopone de Todi), et qui contribua, quelques années plus tard, à donner de la gravité à son conflit de juridiction avec le roi de France, Philippe le Bel. Ce dernier, ou du moins tel de ses chargés d'affaires, alla trop loin. En combinant avec les Colonna l'attentat d'Anagni (1303) (1) par lequel le malheureux pape expia si cruellement ses propres violences, il rendit à la papauté, par contraste, un peu de popularité, comme en témoigne Dante Alighieri.

* * *

Cependant, ce qu'il nous importe de noter, c'est que les successeurs de Boniface VIII furent eux-mêmes atteints, dans l'estime qu'on faisait de leur Siège, et parfois même dans l'idée de leur légitimité, par l'exploitation qui avait été faite, dès l'origine, du scandale de la renonciation de saint Pierre Célestin. Certes, ils manœuvrèrent, en ces difficiles conjonctures, avec une très grande habileté. Le dominicain Benoît XI, en ses quelques mois de règne, vit qu'il ne fallait pas se réinstaller définitivement à Rome, et moins encore épouser la politique féodale des Gaëtani contre les Colonna, mais que le Saint-Siège, pour retrouver son

(1) Il s'agissait de s'emparer de la personne du pape pour le faire juger par un concile général. L'acte d'accusation de Nogaret contre Boniface VIII, suite de celui des Colonna quelques années plus tôt, inaugure donc en quelque sorte la longue série des actes de ce genre au XIV^e et au XV^e siècles; c'est le premier témoignage de l'idée conciliaire à la fin du moyen âge. L'attentat d'Anagni échoua par suite du revirement des habitants de cette ville qui, après avoir ouvert leurs portes aux conjurés, les chassèrent. Le pape épuisé mourut peu après. Sa mort seule ouvrit la porte de l'affreux cachot où le bon fra Jacopone était enchaîné depuis six ans.

prestige, devait au contraire renoncer, du moins provisoirement, à l'hégémonie temporelle des siècles passés. Le premier de la longue série des papes français du XIV^e siècle, Clément V (Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux) (1) était le neveu d'un cardinal créé par Célestin V. Il chercha une voie moyenne entre celles de ses prédécesseurs. Il protégea les Spirituels : de son temps leur chef, Ange Clarenno, put résider sans être inquiété à Avignon chez ce même cardinal Jacques Colonna que Boniface avait déposé et excommunié, et dont la sœur, la bienheureuse Marguerite Colonna, avait autrefois fondé des monastères réformés de Clarisses. Clément canonisa solennellement saint Pierre de Morrone, fondateur des Célestins (sans d'ailleurs que la bulle fit aucune allusion à son court pontificat), mais, pour rien au monde, et malgré tous les efforts de Philippe le Bel, il ne voulut condamner la mémoire de Boniface VIII. La papauté dite française tenait à établir sa parfaite continuité avec tous les pontifes précédents. A partir de 1309, Clément V séjourna constamment à Avignon, chez les Dominicains, puis à l'évêché, sans intention nette d'y fixer le Saint-Siège, mais parce qu'il trouva ce lieu commode, indépendant et de la France et de l'Angleterre et de l'Empire (puisque'il appartenait au roi de Naples) (2), pas trop éloigné de l'Italie et pourtant étranger aux rivalités italiennes. Les calomnies des chroniqueurs florentins à l'égard de ce pape (3) montrent à quel point cependant il fut haï dans la péninsule. Il était pour ainsi dire, aux yeux des Italiens, à la fois l'homme de Boniface VIII et celui de Philippe le Bel. Il n'avait pas renoncé à ses droits territoriaux en Italie et pourtant il était « français » (4) et résidait au-delà des monts. Les impôts qu'il levait dans les Etats de l'Eglise étaient exportés, thésaurisés ou dépensés hors de l'Italie (5), alors qu'on avait toujours vu Rome recevoir les tributs des nations, comme jadis ceux des provinces. Au lieu de Clément V, mettez Jean XXII, mettez Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, le bienheureux Urbain V, Grégoire XI, peu importe. Tous les papes français du XIV^e siècle furent victimes des mêmes griefs, et ce qui prouve bien qu'il ne faut pas fonder leur impopularité sur tels ou tels actes, tels ou tels torts, tels ou tels défauts de l'un ou de l'autre d'entre eux, c'est que tous ces griefs étaient ressentis par les Italiens, dès les premières années de la papauté d'Avignon. Cependant, à mesure que le temps passait, qu'Avignon se construisait,

(1) Et donc sujet direct du roi d'Angleterre à qui appartenait la Gascogne.

(2) La ville appartenait alors aux Anjou de Naples (le pape ne la racheta qu'en 1348), mais le pays environnant, le Comtat-Venaissin, appartenait au Saint-Siège depuis 1229.

(3) C'est à lui que nous devons l'institution féconde et belle d'une procession solennelle pour la fête du Saint-Sacrement, si du moins nous en croyons l'inscription de la fresque de la bibliothèque vaticane illustrant son pontificat. D'autres l'attribuent à son successeur Jean XXII.

(4) Par ses promotions nouvelles, il avait mis les Italiens en minorité dans le Sacré-Colège. Déjà Célestin V avait créé une majorité de cardinaux français et napolitains pour se libérer de la féodalité italienne. Le Sacré-Colège avait d'ailleurs compté beaucoup de Français au cours du XIII^e siècle; l'exclusion des Allemands remontait à Grégoire IX. D'après Mollat, sur 134 cardinaux créés par les papes d'Avignon, 13 seulement furent italiens, 5 espagnols, 2 anglais, 114 « français ». Encore faudrait-il noter que l'immense majorité de ces derniers étaient français de langue d'oc.

(5) Il ne faudrait pas exagérer la portée de ce fait et prendre au pied de la lettre les descriptions de Pétrarque touchant la désolation de Rome et des basiliques. En réalité les papes du XIV^e siècle travaillèrent à Rome autant que ceux du XIII^e : c'est ce que prouve l'étude minutieuse de leurs livres de comptes.

Après l'incendie du Latran (1308), Clément V envoya de grosses sommes et créa une commission pour la restauration de cette basilique : l'œuvre aboutit de son vivant. Jean XXII reconstruisit la façade de Saint-Paul-hors-les-murs, et la fit orner de mosaïques par le grand Cavallini; on y voyait le portrait du pape. Benoît XII reprit la restauration du Latran et entreprit celle de Saint-Pierre, où sa statue (actuellement dans la crypte) fut érigée en souvenir de ses travaux; il y dépensa en tout 50.000 florins. Les comptes de Clément VI sont tout aussi éloquentes. A la fin du règne d'Innocent VI, le Latran fut détruit par un nouvel incendie (1361). Urbain V dut, par suite, refaire toute la charpente de la basilique, sous la direction de Giovanni di San Stefano (de Sienne), à qui nous devons l'élégant baldaquin encore en place au Latran. C'est à Sienne que furent fabriqués alors les reliquaires des chefs des Apôtres. Par contre, le palais du Latran fut définitivement abandonné; celui du Vatican, négligé, occupé militairement au moment des révolutions et des guerres, ne fut reconstruit qu'au XV^e siècle.

s'augmentait, s'embellissait, tandis que Rome tombait de plus en plus en ruines, la sombre jalousie nationale accumulait les invectives contre les papes français. Tous pourtant furent honnêtes, plusieurs austères; Urbain V est béatifié. Leur administration fut sage, et plus on l'étudie, plus on y trouve à admirer. Condamner la papauté d'Avignon, ses méthodes, sa fiscalité, son luxe assez relatif, sa politique, etc., c'est condamner la papauté moderne, car c'est là, au XIV^e siècle, que se fit peu à peu la transition entre les deux âges (1). On est stupéfait de la légèreté avec laquelle certains catholiques repètent sur ce point certains jugements de l'époque, sans s'apercevoir qu'ils ne peuvent logiquement approuver chez les papes postérieurs ce qu'ils condamnent en germe chez ceux de ce siècle de transition. Et si les mystiques du temps, fussent-ils de grands saints, ont contribué à répandre ces jugements superficiels, grâce à l'extraordinaire liberté de pensée et de langage qui caractérisa ce démocratique XIV^e siècle, nous devons reviser les jugements de ces mystiques et de ces saints à la lumière des faits.

* * *

Pour les Franciscains « spirituels » de la fin du XIII^e siècle, imbus, nous l'avons dit, des doctrines de Joachim de Flore, l'Eglise romaine officielle, surtout celle de Boniface VIII, c'était « Babylone », à laquelle s'opposait « Jérusalem », l'Eglise de l'Esprit. On peut imaginer combien Avignon put devenir « Babylone » (2) à son tour, lorsque Jean XXII, abandonnant l'extrême tolérance de son prédécesseur, eut repris à l'égard des Spirituels la dure politique des papes du XIII^e siècle et de Boniface VIII. Etrange et magnifique histoire que celle de ces pauvres Spirituels, persécutés depuis l'époque de saint François, victimes de vicissitudes inouïes, dues souvent à leur manque complet de sens canonique, parfois même à des doctrines prophétisantes assez suspectes, mais, la plupart du temps, à la cruelle jalousie de leurs supérieurs légitimes! L'idée toute simple d'en faire une société à part, qu'avait eue saint Célestin V (et qui prévalut ensuite tant par la séparation au XV^e siècle des observants et des conventuels que par l'approbation des capucins au XVI^e) parut inouïe aux juristes de l'époque. Et cependant, si l'on met à part saint Bonaventure, docteur et cardinal, on peut dire que tous les personnages canonisés ou béatifiés dans les trois ordres franciscains au cours des XIII^e et XIV^e siècles se rattachent directement ou indirectement à ce groupe dissident, toujours plus ou moins en révolte ou persécuté. En Provence, le brillant Pierre de Jean Olive, continuateur d'Hugues de Digne et de sainte Douceline, en Catalogne le bienheureux Raymond Lulle, en Italie, à la suite du bienheureux Jean de Parme et des premiers compagnons de saint François, le bienheureux Conrad d'Offida, ou encore, après le bienheureux tertiaire Pierre Pettignano, de Sienne, l'admirable bienheureuse Angèle de Foligno (qui « convertit » le grand Ubertain de Casale), ou encore le poète mystique Jacopone de Todì; enfin le vénéré frère Liberato, et surtout son

(1) En somme, par rapport à l'Italie féodale, la politique des premiers papes d'Avignon fut surtout expectante, et c'est cette abstention qui irrita le plus les Italiens. Elle était pourtant tout à fait logique et sage. Le gibelinisme du XIV^e siècle était une force basée sur des conceptions purement théoriques, sur des aspirations unitaires tout idéales. Il fallait la laisser s'user d'elle-même au contact des faits — et c'est ce qui arriva, il fallait aussi laisser les démocraties italiennes lutter contre la féodalité, élaborer une notion plus moderne de l'Etat, et préparer l'organisation de l'âge suivant. Nos papes étaient très en avance sur leur temps; c'est ce qu'on ne comprend pas.

(2) J'imagine que c'est l'idée de « Babylone » qui avait ancré dans l'esprit des romanciers du siècle dernier l'idée saugrenue que les toits du château d'Avignon comportaient des jardins suspendus, malgré le mistral! Il fallut que les archéologues prissent la peine d'en démontrer l'impossibilité. Mais ce sont les historiens qui parlèrent de la « captivité de Babylone » à cause des soixante-dix ans que les papes passèrent en France, comme s'il y avaient jamais été captifs de quiconque!

disciple Ange Clarena (1), sans parler de leur correspondant saint Louis, évêque de Toulouse, fils du roi Charles de Naples, de sainte Marguerite de Cortone ou de la bienheureuse Marguerite Colonna, — tous ces personnages et tant d'autres, infiniment sympathiques, avec d'importantes nuances dans leurs conceptions, peuvent être qualifiés de « Spirituels ». Les « Spirituels », c'étaient avant tout les hommes de la vie intérieure et surtout érémitique, les vrais pauvres, les saints. Or, bonne ou mauvaise, l'influence des saints est toujours énorme. Songeons à Ange Clarena, qui, après quinze années d'une prison atroce, autant de vie érémitique en Orient, puis une longue lutte intellectuelle et diplomatique à Avignon pour défendre ses frères et son œuvre, finit par voir celle-ci canoniquement détruite et condamnée (1317), tandis que lui-même, bien qu'excommunié et poursuivi par l'Inquisition, gagnait l'Italie et réussissait à y constituer une véritable province dissidente, dont il était général, qu'il visitait, gouvernait par ses lettres, nommant des supérieurs, réunissant des chapitres! Comme il fallait que ce groupe eût tenir sa langue, ou plutôt de quelles protections ne jouissait-il pas parmi les évêques et les princes de la péninsule, pour subsister, si j'ose dire, à la barbe du pape d'Avignon, des inquisiteurs et des franciscains officiels (2)! Ange se cacha longtemps sur les terres de l'abbé de Subiaco, et ce n'était pas un secret puisque l'abbé refusa tout simplement de livrer le vieillard presque centenaire à l'Inquisition, quand il en fut requis! Or, si quelque chose ressemble au genre d'apostolat de sainte Catherine de Sienne, c'est l'influence de la bienheureuse Angèle de Foligno sur son groupe de disciples, si quelque texte fait penser à ses lettres, c'est la correspondance d'Ange Clarena... avec des différences essentielles que nous signalerons plus tard.

Ce que nous voulons, ce n'est pas raconter l'exploitation de ce mouvement religieux par les princes séculiers dont il favorisait le laïcisme (3) — la descente en Italie de son protecteur l'empereur Louis de Bavière qui, reçu à Rome par Sciarra Colonna (celui de l'attentat contre Boniface VIII), y créa antipape un simple franciscain italien — l'entêtement invincible du roi Robert de Naples, fils de Charles II, au sujet des Spirituels qui

(1) Tous les personnages ici mentionnés ne sont pas officiellement béatifiés; aussi, je n'emploie les termes de « saint » et de « bienheureux » que pour ceux dont le culte a été reconnu expressément par le Saint-Siège. J'aurais pu, il est vrai, être moins scrupuleuse, par exemple à l'égard de fra Jacopone, que tous les écrivains, même Ozanam, qualifient de « bienheureux » et dont l'Eglise a approuvé tacitement le culte public, constamment rendu à Todì, où son monument, élevé en 1596, dans la cathédrale, porte le mot de « bienheureux ». Les grands Bollandistes donnent de même au 15 juin la vie et les miracles du « bienheureux » Ange Clarena. Celui-là ne sera jamais béatifié, c'est certain, à présent que ses écrits ont été identifiés clairement et que ses dernières années sont mieux connues. Pourtant, c'est le même cas que Jacopone, et les paroles de ces deux héros rendent vraiment le même son que celles de leurs frères moins compromis vis-à-vis de l'autorité légitime.

(2) Ce qui explique en partie cette persistance, c'est le malheureux destin de l'ordre franciscain presque tout entier sous Jean XXII. Fait vraiment paradoxal : le général des Mineurs, Michel de Césène, qui avait été un des plus acharnés contre Ange Clarena et les Spirituels, et qui avait obtenu leur condamnation en 1317, refusa lui-même de se soumettre au pape six ans plus tard, en 1323, lorsque Jean XXII mit fin aux controverses concernant la pauvreté du Christ. Il s'échappa d'Avignon en 1328, se réfugia à la cour de Louis de Bavière, et sa révolte fut la principale cause du schisme de l'empereur. Or, les Franciscains, de par leur caractère populaire, étaient les grands maîtres des *puissances d'opinion* dans la chrétienté d'alors. Du fait que leur majorité, avec leur général et Louis de Bavière, s'élevaient contre le pape, ce dernier devait avoir à s'opposer aux murmures et aux calomnies de l'Europe entière, même si l'antipape échouait complètement dans sa tentative (ce qui fut le cas). Les répercussions du schisme franciscain sur la littérature, sur l'histoire, sur les consciences, devaient être énormes, au détriment des papes d'Avignon.

Cela ne veut pas dire que les Spirituels du groupe Clarena, les ermites du Mont-Majella ou de la Calabre se soient ralliés du même coup à Michel de Césène, et à l'empereur. La vérité est bien plus complexe et il y avait une grande division d'esprit entre ces divers groupes franciscains.

(3) En contestant plus ou moins le droit de l'Eglise à exercer une suprématie temporelle. Déjà au XIII^e siècle le bienheureux Pierre de Sienne faisait un cas de conscience aux clercs de refuser l'impôt dont essayaient de les grever les pouvoirs laïques. L'exemption d'impôt des clercs, le cheval de bataille des papes du moyen âge! Pierre Pettignano d'accord avec Philippe le Bel!!!

remplissaient ses Etats et sa Cour. Ce qui nous importe, c'est de faire saisir l'influence profonde sur l'opinion italienne populaire de ces mystiques plus ou moins antipontificaux, qui, en tout cas, étaient comme *étrangers* à l'Eglise officielle d'Avignon, à ses préoccupations intellectuelles ou missionnaires (1) et à sa politique, ne vivant que pour Dieu et pour la libre pauvreté dans la nature, à la manière franciscaine, propre à leur patrie. Dire qu'ils ont contribué plus que n'importe qui à former l'âme religieuse italienne du XIV^e siècle, c'est, nous semble-t-il, être moins exact que de dire : ils ont été à peu près seuls à la former.

C'est là un premier point, et le second est également important. Tous les Italiens du XIV^e siècle étaient de farouches ennemis de la discipline administrative et de la centralisation, mais tous n'étaient pas, en même temps, des saints. Le progrès de la complexité des combinaisons diplomatiques à cette époque de démocratie forcenée et de division inouïe n'avait d'égal que celui du sentiment national. Le patriotisme local, qui allait de pair avec une mobilité d'attitude politique vraiment incroyable et déconcertante, tendait à se prolonger dans un patriotisme italien collectif. Peut-être l'éloignement du pape international y contribua-t-il, ainsi que, sur un autre plan, la fixation toute récente du langage vulgaire. Mais il y avait aussi le réveil de la culture antique, enfin l'envie à l'égard des grandes nationalités étrangères déjà si fortement constituées. Pétrarque est une parfaite incarnation de cet état d'esprit. Bien qu'ayant vécu toute sa jeunesse à la Cour d'Avignon et ayant été, comme plus tard les humanistes amoraux du XV^e siècle, au service de plusieurs princes, l'essentiel de sa vie était dans l'union en lui de l'attachement à sa Toscane avec le culte de la Rome antique. Ivre de souvenirs classiques, il n'imaginait pas qu'on pût comparer la province gauloise à la mère de toute civilisation. C'est sur ce genre de sujets que portaient ses polémiques littéraires avec les auteurs français du temps. C'est par amour de la latinité qu'il exhortait le pape à revenir en Italie, afin de ne pas risquer de se réunir dans l'autre monde à de quelconques évêques « barbares » d'Avignon, au lieu de s'y retrouver dans la compagnie bénie de Pierre, de Paul, et de *Célestin* ! Libéraux, les papes d'Avignon acceptaient la dédicace de ces œuvres, souvent farcies à leur égard d'insultes gratuites, s'intéressaient au progrès merveilleux des arts en Italie, faisaient travailler chez eux les peintres viennois, et même encourageaient, au début de son aventure, le tribun Cola di Rienzo, lequel croyait pouvoir rétablir par décret l'état antique du monde et proclamer la suzeraineté de la municipalité romaine sur les quatre points cardinaux !

Mais simultanément, en hommes prudents qu'ils étaient, et chargés des responsabilités les plus graves, les papes d'Avignon observaient sans défaillance l'horizon politique de leur époque. Revenir à Rome, au siège de saint Pierre, dont ils étaient les évêques, ils savaient bien que c'était l'idéal (2). Mais encore

(1) Une des découvertes les plus intéressantes qu'ait amenées la publication des registres des papes avignonnais, c'est l'importance de l'effort missionnaire accompli par le Saint-Siège au XIV^e siècle. Dans toute l'Asie, mais surtout en Arménie, en Perse, en Chine, où ils organisèrent la hiérarchie épiscopale, dans l'Afrique du Nord, en somme dans tout le monde païen ou musulman alors connu, les papes français envoient des ambassades, des groupes de religieux mendiants, bref, cherchent à faire rayonner partout quelque chose de l'Evangile. A la même époque, l'Eglise d'Orient produit des tentatives analogues : les saints russes essaient d'implanter leurs fondations jusqu'à l'Oural. Mais, dans le Proche-Orient la question était dominée par celle du schisme à résoudre et des Turcs à repousser. Rien de plus complexe que ce double problème qui se confond avec celui de la croisade.

Saint François d'Assise était personnellement dévoré par le feu missionnaire. Mais ses disciples italiens inclinèrent en majorité à la vie exclusivement contemplative et érémitique, dans leur pays même.

(2) De fait, pour tous les papes d'Avignon, on a l'attestation, dans leurs registres mêmes, de leur désir ou même de leur projet de retourner à Rome (ou du moins en Italie, à Bologne). Ils n'étaient pas les premiers de l'histoire qui renonçaient à la prise de possession symbolique de Saint-Pierre et du Latran. Saint Célestin V avait fait scandale en se contentant d'une petite procession faite à Aquila, monté sur un âne, car il ne voulait pas consentir au luxe d'un cheval !

fallait-il que cela devînt possible, et qu'un minimum d'ordre apparût en Italie. Or, jamais les guerres locales et les révolutions n'y avaient été aussi endémiques, les divisions aussi graves. En outre et surtout, il était clair que si tous les Italiens suppliaient les papes de revenir à Rome, beaucoup priaient en même temps le Seigneur de les garder de ce retour (1). L'autorité suprême a parfois bonne grâce à se faire sincèrement désirer.

D'ailleurs, les papes d'Avignon avaient d'autres préoccupations politiques tout aussi importantes que les affaires d'Italie. Ils sentaient que la guerre franco-anglaise, si elle se poursuivait indéfiniment et en s'aggravant toujours, finirait par amener la ruine totale de l'Occident. Aucun d'entre eux n'était Français du Nord et ne partageait complètement le patriotisme et le loyalisme des sujets directs de la couronne. Tous Gascôns, Limousins, Provençaux, intermédiaires naturels, de par la situation féodale de leurs provinces, entre la France et l'Angleterre, ils souhaitaient sincèrement une paix juste et comprenaient les aspirations des deux partis. S'ils ne réussirent pas complètement dans un effort qui allait contre la nature des choses, du moins ils adoucèrent, par leurs trêves et leur diplomatie, les horreurs de la guerre, tandis que, plus tard, leur départ pour l'Italie et le schisme devaient contribuer à l'aggravation du fléau. En attendant, leur œuvre principale, celle qui annonçait et préparait de très près l'Eglise moderne, c'était la centralisation ecclésiastique proprement dite. C'est au temps d'Avignon que les papes réussirent à enlever aux princes, aux métropolitains et aux chapitres, pour l'attribuer à leur propre Siège, la nomination des évêques de presque tous les diocèses d'Occident, sans parler de la collation des autres dignités ecclésiastiques.

Noële M. DENIS-BOULET.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

« Les Allemands dans nos maisons »

par Antoine REDIER

J'achevais, l'autre hier, la lecture d'une plaquette de M. Maurice Bedel. M. Maurice Bedel a promené son sourire narquois sous bien des latitudes : nord ou sud. Il nous revient de Nuremberg, plus spirituel que jamais. Plus épidermique aussi. Le « Monsieur Hitler » qu'il nous présente n'est plus que le chéri des dames : des Gretchen aux tresses blondes, aux yeux bleus comme fleur de lin, et de ces Kadééfistes femelles (les tenantes de la force par la joie : *Kraft durch Freude*, qui, les yeux chavirés, les lèvres molles, tendent le bras au passage du demi-dieu Adolf.

M. de Châteaubriant a fait, avant Bedel, son pèlerinage. L'Allemagne qu'il prétend nous découvrir a quelque chose de fort sympathique. Parce que le mot « mystique » — un de ceux que nous galvaudons à plaisir — est à déclenchements multiples, le gentilhomme français croit qu'il est de bon ton de reprendre la tradition de la guerre en dentelles. Et nous voici conviés

(1) Lorsque Benoît XII voulut essayer de s'installer à Bologne, ville des Etats de l'Eglise apparemment plus calme que Rome, il envoya des légats préparer son logement. Les Bolonnais chassèrent aussitôt les légats. On pourrait multiplier les exemples décourageants du même genre, au cours du XIV^e siècle.

à rendre hommage aux dirigeants d'un très grand peuple qui a retrouvé le sens de son destin, la voie de son salut.

Il n'est pas jusqu'à M. Louis Gillet qui ne se soit laissé séduire par le spectacle étonnant de ce III^e Reich hitlérisé. Certes, à côté des « rayons », on nous fait voir les « ombres ». Mais l'académicien-reporter n'arrive pas toujours à se libérer d'une Germania sentimentale et *gemütlich* qui, de Bayreuth à Vièl-Heidelberg, n'a point fini d'enchanter les derniers romantiques.

Et voilà comment, sous ombre de courtoisie, des Français malins... et béjaunes refusent de maintenir la tradition de vigilance. « Plus de barbares! » C'est le mot d'ordre. « Jetons, de l'une à l'autre rive du Rhin, le pont des amitiés, de l'oubli des haines... »

C'est le moment que choisit M. Antoine Redier pour publier son livre : *Les Allemands dans nos maisons*.

* * *

Rien que la couverture de ce livre fera baisser les yeux aux vertueux pacifistes. Sur un ciel rougeoyant, deux maisons achèvent de se consumer. Cependant, au premier plan, silhouettes noires, démons casqués, deux *Feldgrauen* se ruent au meurtre...

Je le sais, depuis que Hitler s'est installé au pouvoir, les sympathies pro-allemandes ont singulièrement diminué dans le camp de nos démocrates de gauche. Un Léon Blum, marxiste et juif, a double raison de tourner le dos à un pays qui lui paraissait, le camarade *Ebert regnante*, la Terre de Chanaan. Et pourtant, l'empreinte est demeurée si forte de cette éducation germanique dont se gavèrent nos socialistes de tout poil qu'aujourd'hui même — j'en ai fait la remarque, bien des fois — le cœur de Vandervelde saigne quand il lui faut condamner ce qu'il exalta, brûler ce qu'il adorait.

M. Antoine Redier n'a peur ni des mots, ni des faits. Nous avons, devant nous, le témoignage d'un historien. D'un historien qui n'a pas besoin de s'indigner. Parce que le miaulement des balles assassines, le tac-tac sinistre des mitrailleuses de Dinant, le grondement du canon qui mutile la cathédrale parlent plus haut, plus clair que tous les réquisitoires.

Mais le courageux Français (il faut du courage pour feuilleter les documents des commissions d'enquête, rouvrir, dans un monde oublieux, les dossiers que d'aucuns croyaient refermés à jamais), M. Redier ne s'est pas contenté de nous remémorer ce que fut le calvaire des territoires envahis. Il a voulu, en toute sérénité, en toute bonne foi, examiner, à la lumière des textes, le cas Hitler. Et cela nous vaut soixante pages d'une préface médullaire, en manière d'« avertissement ».

Le cas Hitler en a retenu, en a passionné plus d'un. L'aventure est prodigieuse, n'est-il pas vrai? de cet obscur aquarelliste qui, de la salle enfumée d'une brasserie munichoise où il endoctrine une demi-douzaine de songe-creux, passe, en quelques années, aux lambris dorés de Potsdam. Mais, précisément, avec notre incurable manie de tout expliquer, de tout romancer, de voir toute chose et tous les hommes sous l'angle du « littéraire » et du « sensationnel », nous nous sommes penchés sur le Führer comme sur un héros de Shakespeare ou d'Eschyle. Erreur de perspective! Erreur — surtout — de jugement! Les historiens et les poètes qui viendront, dans cent ans, dans deux siècles, auront seuls le droit de recréer le film des années 1930-1940 d'un point de vue explicatif ou lyrique. Nous, les Français et les Belges d'aujourd'hui, nous sommes trop immédiatement, trop terriblement engagés dans cette aventure que pour nous offrir le luxe périlleux des synthèses et des jeux d'esprit. « *Hannibal ad portas!* » Le danger allemand est à nos portes. Et il suffit de lire attentivement *Mein Kampf*, le bréviaire du parfait nazi, pour savoir que,

dans la pensée profonde du Führer, la frontière occidentale est celle que foulera l'armée fraîche et joyeuse de la revanche.

Sans doute, depuis quelques mois, la diplomatie hitlérienne s'ingénie-t-elle à glisser le poing d'acier dans le gant de velours. Qu'un problème vital se trouve posé, d'ailleurs, — le problème des colonies, par exemple, — et l'Allemagne de Hitler, l'Allemagne éternelle réapparaît, aussi dévorante, aussi affreusement cynique que l'Allemagne casquée et bottée de Bismarck, et telle qu'en elle-même, enfin, l'instinct de proie la change. A cet égard, il est heureux que l'alerte soit donnée du côté du Congo. Trop de Belges s'imaginaient encore, sur la foi des Gribouilles de Genève et autres lieux, que la paix est une affaire de coups de pied quelque part...

Mais revenons à la préface d'Antoine Redier. C'est la critique la plus serrée, la plus décisive du credo national-socialiste, tel qu'il a été édicté par Hitler, cet Allah, et par le Dr Goebbels, son prophète. Remarquez bien que M. Redier ne dénie pas au nazisme toute vertu. La loi du vivre dangereusement a quelque chose d'exaltant, de tonique. Les voyageurs qui reviennent d'Allemagne sont tous frappés par cet air de joie patriotique qui éclaire le front du moissonneur sur son champ de seigle, du mineur westphalien sur le carreau du charbonnage. Le Führer — c'est une justice à lui rendre — a saisi, avec une sorte de flair animal, les aspirations, inavouées peut-être, d'un grand peuple vaincu qui refusait d'accepter sa défaite. Il y a là, pour l'histoire de la psychologie des foules et de ceux qui mènent les foules, des indications « méthodologiques », si l'on ose dire, infiniment précieuses. Mais n'allons pas tomber dans le travers que nous dénonçons tout à l'heure. Il s'agit bien de psychologie, de méthodologie! Le racisme n'est pas un phénomène à observer : c'est une virulence.

De cette virulence, M. Antoine Redier dénonce les causes et les effets.

Les causes : Hitler a péché, il pêche, il péchera par orgueil, par mensonge, par goût du sang, par folie mystique. Quatre anges noirs, qu'il faudrait pouvoir enchaîner au plus secret de quelque *Inferno!* Quand l'orgueil d'appartenir au peuple élu va jusqu'au bout de la démesure, quand le mensonge prémédité est considéré comme une forme — la plus efficace — de la propagande au service de la vérité d'Etat, quand le goût du sang dégénère en *Schadenfreude* (et le bourreau fait voler les têtes, de sa hache dure), quand la folie mystique arrache aux sectateurs de Luther un autre « *Los von Rom!* » plus péremptoire encore que le cri de guerre des Réformés, nous sommes bien en présence d'un mal irrémédiable. Avec l'Allemagne aryenne, folle de sa puissance recouvrée, ivre de reconquête, confiante en ses nouveaux dieux point de composition et pactiser serait un crime.

Car les effets du nazisme ne se limitent pas aux frontières du Reich. « Le drame qu'attend chacun », écrit très justement M. Redier, « c'est celui de la bête en face de l'homme. L'homme domptera la bête ou sera mangé par elle. » Et cela signifie, en marge de la métaphore, que le seul recours que nous ayons contre l'invasion et son sanglant cortège, c'est la force de nos armes, les poitrines de nos soldats, les casemates bétonnées et les canons à nos frontières. Hors de la force, pas de salut! L'Allemagne le sait bien. Elle sait que la guerre est une redoutable échéance, qu'on ne peut s'y risquer qu'à coup sûr... Et l'expérience de 1914-1918 lui a appris qu'il y a des certitudes illusoires et des espérances précaires. La question de la défense nationale n'est pas, on ne saurait trop y insister, une de ces questions dites « libres » où toutes les idéologies ont le droit de s'affronter. L'Allemagne de 1937 est comme un gigantesque arsenal, comme une poudrière. Il dépend de nous que cet arsenal ne vomisse pas, contre nos villes mal gardées, les bombes des bombardiers,

la mitraille des mitrailleuses. Il dépend de nous que la poudrière ne fasse point sauter ce qui subsiste encore d'une civilisation qui se confond avec nos raisons de vivre.

Tout cela, M. Antoine Redier l'expose en termes excellents dans une préface dont je veux louer, à la fois, la sobriété et la force. La société; car, en ces soixante pages, vous chercheriez en vain le morceau de bravoure pour le morceau de bravoure. La force : entraîné par son sujet, l'auteur adopte, sans effort, ce ton incisif — et, parfois, haletant — qui évoque les appels de cuivre du clairon.

* * *

Quant à la partie strictement historique du livre, elle est faite, le plus consciencieusement du monde, de documents strictement authentiques, mis bout à bout. Pour rappeler à ses compatriotes, à nos compatriotes, que les Allemands dans nos maisons se sont comportés, sauf de trop rares exceptions, en brutes immondes, M. Redier n'a qu'à donner la parole aux témoins les plus dignes de foi. Et ces témoins, ce n'est pas toujours tel survivant échappé à la fusillade, tel invalide qui se remet à peine des horribles blessures dont le couvrit la soldatesque, telle veuve qui pleure son mari assassiné, tels orphelins qui n'auront connu que jusqu'aux jours sinistres de l'invasion la chaleur de l'aile maternelle : les pierres calcinées, les champs criblés d'entonnoirs, le vitrail en miettes, l'Ange mutilé au portail de la cathédrale clament, tout aussi éloquemment, l'innocence des justes, la férocité des bourreaux.

Un chapitre de M. Antoine Redier est intitulé « Les Eléphants dans la porcelaine ». L'auteur a voulu y accumuler toute une série de traits où l'héroïsme le dispute à l'humour. Et l'on comprend, à la lecture de ces pages, que ceux-là sont dans l'erreur qui s'imaginent que l'homme est, sous toutes les latitudes, dans tous les climats, égal à l'homme. Il y a des choses qu'un Allemand ne « sentira » jamais. Il y a des délicatesses d'esprit et de sentiment qui ne fleurissent pas aux rives de la Sprée. Même s'il veut être galant, le lieutenant poméranien ne réussit qu'à faire l'ours. De là vient que, dans cette bataille quotidienne que soutiennent, contre les « gris », ces admirables soldats — femmes, enfants, jeunes filles et les hommes parqués comme un vil bétail — des provinces et départements occupés, le dernier mot restera toujours au « Ketje » de Bruxelles ou à la Lilloise au sourire.

Quand Antoine Redier aborde le chapitre des « crimes inexpiables », quand il évoque le rapt des femmes et des jeunes filles, la passion des travailleurs forcés, la misère des vieilles gens, des malades abandonnés, le ton monte jusqu'au pathétique. Mais le pathétique est bien plus dans la leçon des faits que dans leur expression, discrète et comme pudique. Et cette pudeur même achève de donner au volume tout son sens.

* * *

Il y a des haines saintes, des colères infiniment justes.

A la toute dernière page de son livre de bonne foi et d'indignation, M. Antoine Redier campe sous nos yeux une scène inoubliable. Au village de Champien, un vieillard est debout devant sa maison brûlée. Sur la route, défilent les soldats de la victoire.

— Qu'en pensez-vous? crie le vieux.

« Nous ne savions que répondre devant tant d'horreur matérielle, tant de détresse humaine. Alors le vieux crispa ses deux poings et, nous regardant avec des yeux terribles, prononça ces paroles blasphématoires, mais belles pour la sainte colère qu'elles trahissaient :

— Ce qui est fait est fait, mais vous êtes des soldats et vous

connaissez maintenant votre devoir. Si vous signez la paix avec ces gens-là avant de leur avoir rendu chez eux le mal qu'ils nous ont fait, je prends mon fusil et, moi qui vous parle, messieurs, je tire sur vous! »

... Me sera-t-il permis d'évoquer, en terminant ce compte rendu qui voudrait être une invitation à tous mes lecteurs : invitation à lire, à méditer le volume d'Antoine Redier, me sera-t-il permis d'évoquer un souvenir personnel?

C'était au tout dernier mois de la guerre. Avec une vingtaine de compagnons, j'attendais, dans une salle voûtée de la caserne de la Chartreuse (Liège) transformée en prison, le moment d'être déporté en Allemagne. La porte de notre cachot s'ouvre. Et, encadrés par quatre soldats, baïonnette au canon, deux jeunes gens font leur entrée. Ils sont livides, hirsutes, maigres à faire peur. Dès que le lourd verrou est retombé, dès qu'ils sont, comme nous, isolés du monde, ils nous racontent leur lamentable histoire. Le plus âgé a dix-neuf ans. Ils ont été obligés par les Allemands de travailler aux fortifications de la ligne Hindenburg. Originaires tous deux de Béthune, ils ne se connaissaient pas avant les tristes hasards de ce compagnonnage forcé. Mais le malheur commun a fait d'eux des frères. Ils s'étaient évadés du camp de concentration où on les ramenait, chaque soir. Ils avaient erré pendant des jours et des semaines, vivant de privations et d'une lueur d'espoir... Jusqu'à ce que, à bout de forces, ils aient été capturés par une patrouille de gendarmes, non loin de la frontière belgo-hollandaise, du côté de Visé.

A ces deux amis que l'infortune rendait sacrés nous fîmes le plus chaud accueil. Chacun voulut donner un morceau de pain, prélever sur le rata du soir quelque trognon de chou ou quelque soupçon de graisse. Cependant, dès la nuit venue, l'un des évadés se mit à grelotter; il claquait des dents; visiblement, une mauvaise fièvre le tenait... Quelques heures plus tard, malgré nos couvertures, malgré nos soins inquiets et un peu gauches, le malade délirait.

J'étais à peu près le seul à baragouiner l'allemand, et je servais d'interprète à toute la chambrée. A coups de poing sur la porte je tentai d'alerter la sentinelle. Mes appels furent enfin entendus. Et j'expliquai, à grand renfort de supplications, qu'il y avait là, sur un méchant lit de paille, un jeune homme de vingt ans, un pauvre jeune homme malade... qui allait mourir.

Je dus être si éloquent que la sentinelle s'en fut éveiller le commandant de la prison. Le commandant, j'ai retenu son nom, dans mon cœur où il y a place, désormais, pour la haine. Il s'appelait Blöhmer; il était, de son métier, hôtelier à Cologne. Blöhmer accourut donc, en vêtement de nuit. Il tenait d'une main son revolver d'ordonnance, de l'autre sa cravache. J'ouvrais la bouche pour lui demander qu'on transportât le moribond à l'infirmerie... Il ne m'en laissa pas le temps. Et j'ai vu de mes yeux — et nous étions vingt, qui avons vu de nos yeux — ceci, cette horrible scène : le commandant Blöhmer, l'écume à la bouche, arracher de son grabat notre malheureux camarade, le jeter par terre sur les dalles froides et, de sa cravache, frapper — frapper comme une brute — le garçon qui allait mourir!...

Merci, Antoine Redier, de m'avoir rappelé que ma haine est une sainte haine! Merci d'avoir cloué au pilori les sinistres émules de Blöhmer!

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.



En quelques lignes...

La neige sur les fils

Les autres années, pour voir ce spectacle, il nous fallait aller au cinéma : Paramount et Moviétone pouvaient seuls nous montrer quelque paysage du Far-West bloqué par les neiges. Nous avons voulu battre les Américains. Et il a suffi des flocons tombés en une après-midi de tourmente et de ciel bouché pour arrêter les trains sur la ligne Liège-Bruxelles.

C'est un souvenir qui compte dans la vie d'un « navetteur ». Vous avez traversé, le matin, une campagne hesbignonne aussi nue que la main : le soir, vous apprenez que la locomotive ne peut plus avancer sur les rails enfouis, que des poteaux téléphoniques se sont effondrés sous le poids de la neige qui enrobe les fils tendus... Une ouate sournoise enveloppe toutes choses. Le train, détourné par le Namurois, n'avance qu'avec des lenteurs irritantes et des précautions qui vous mettent les nerfs en boule. Ce serait le moment, cependant, pour le voyageur, de coller le nez contre la vitre et d'assister à ces mille et une métamorphoses que multiplie le Bonhomme Hiver.

— Nous n'avons plus de saisons! soupirent les amateurs de conformisme, ceux-là qui veulent transpirer en juillet et chausser des caoutchoucs en nivôse.

Mais qu'une bourrasque de flocons drus s'abatte sur la ville : et nous les entendons gémir la complainte des pieds humides et des petits oiseaux qui ont faim.

Pour moi, je le déclare tout net, je suis très heureux d'avoir vécu, quelques heures, dans un train qui me rappelait *Michel Strogoff*, les émotions du voyageur perdu à travers les steppes. Et je choisirai, pour mes vœux de Christmas, des cartes postales où les maisonnettes aux fenêtres éclairées ont un capuchon de neige et des airs enfouis.

La Voulzie

*S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?...*

Tout le monde sait ça. Depuis Hégésippe Moreau, honneur des anthologies et parrain littéraire de ce très mince cours d'eau qui, sans les vers, aurait continué de faire, entre ses rivettes inconnues, le babillage le plus discret du monde. Il a suffi d'un poète, d'un poète qui n'avait même pas beaucoup de talent, mais que le ruisseau qui coule inspira joliment, ce matin-là : et voilà que la Voulzie est entrée dans l'histoire sentimentale.

Hégésippe Moreau, sans le savoir, faisait, à propos d'un nom géographique, de la poésie pure. Dans le sens même où l'entendra Henri Bremond. Est-il vrai que certains mots, en vertu de leur seule consonance, sont tout chargés d'un potentiel esthétique qu'il appartient au poète de déceler, puis de mettre en valeur? Quoi qu'il en soit, « le nom de la Voulzie » a souvent été exploité par les bremondistes qui cherchaient des exemples à l'appui de leur thèse.

La vie a des ironies cruelles. Pourquoi faut-il qu'un sinistre tueur ait fait choix, pour commettre une série d'assassinats monstrueux, d'une villa de La Celle Saint-Cloud (encore un toponyme charmant!) qui porte, en lettres d'or sur une plaque de marbre, le nom caressant : « La Voulzie »?

C'est un petit problème que se posent, depuis quelques jours, tous les écotiers qui ont des lettres. Parce que le bandit Weid-

mann est devenu l'émule de Landru, les lecteurs de journaux apprennent à connaître cet Hégésippe Moreau qui mourut à l'hôpital, voici bientôt un siècle : il n'avait pas trente ans; il avait dit la gentillesse de la fermière et la fraîcheur du myosotis...

Un paragraphe à ajouter au chapitre qui traite des hasards du succès en littérature.

Habent sua fata...

Mais ce n'est pas seulement les livres, c'est aussi les mots qui ont leur destin. Le cas de La Voulzie, poétique et tragique, nous fait penser à un vers de la *Tristesse d'Olympio*.

C'est tout à la fin de la pièce célèbre. Victor Hugo va dire la strophe où les passions, qui s'éloignent avec l'âge, sont comparées à ces histrions errants dont le groupe décroît derrière le coteau. S'adressant au paysage automnal de la vallée de la Bièvre, le poète lui reproche de ne plus se souvenir... « Mais nous, dit-il, nous ne vous oublierons pas :

*Car vous êtes, pour nous, l'ombre de l'amour même!
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin! »*

Dans ce second vers, il est trop évident que Victor Hugo n'a mis nulle intention comique. D'où vient, pourtant, que le mot « oasis » amène, aujourd'hui, sur les lèvres du diseur comme une hésitation, sur les lèvres de l'écouter comme un sourire?... Vous aurez beau vous en défendre : le mot est frappé, sinon d'interdit, du moins de suspicion. Il a trop servi; il a été trop souvent employé — trop méchamment — à des fins de politiciaille. Je vous défie de le réacclimater, avant longtemps, dans le cercle fermé des vocables nobles.

Et cela nous introduit à la connaissance des lois mystérieuses qui régissent la vie des mots. Les mots ne sont pas choses figées, des papillons morts que le collectionneur pique avec des épingles aux pages poussiéreuses du dictionnaire. Les mots sont vivants; ils évoluent dans toutes sortes de milieux : le milieu verbal, le milieu social, le milieu géographique, le milieu historique, etc.

Et l'aventure de « l'oasis » en rappelle une autre. Le mot « face » avait, jusqu'en plein XVII^e siècle, une position très ferme. « Figure » l'a détrôné. Que s'est-il passé? Un mauvais plaisant eut l'idée de désigner le... postère par cette expression périphrastique : « la face du Grand Turc ». La bonne société, scandalisée, proscrivit le mot « face ». Il n'a pas survécu à cet ostracisme, sinon dans quelques emplois spéciaux.

Pour en revenir à Weidmann

Les Français tiennent, en ce moment, le beau crime. Cela doit faire un certain soulagement à M. Dormoy, ce ministre de l'Intérieur et du Front Populaire qui se battait les flancs pour étoffer le complot des Cagoullards et fournir les preuves de l'attentat prémédité contre les institutions républicaines. On n'a même plus besoin d'attirer l'attention sur M. Delbos par l'arrestation d'un terroriste qui aurait formé le projet de rééditer, à Prague, le coup de Marseille. Weidmann le tueur défraye à lui seul la chronique. Les informations sensationnelles succèdent aux découvertes de cadavres. Et l'on croit même percevoir, chez l'un ou l'autre reporter victime du métier, le regret que la villa de La Celle Saint-Cloud ne recèle pas plus de secrets encore.

Cependant, les passions politiques se sont affrontées. Weidmann est un Allemand. Belle occasion, pour les fanatiques de la vertu républicaine et démocratique, de dénoncer la bestialité des suppôts de Hitler. D'aucuns n'y ont pas manqué. Le malheur

est que le dévoyé ait commencé sa carrière criminelle par le compagnonnage qu'il entretenait, dans une prison d'Allemagne, avec un condamné pour forfait de lèse-nazisme. Et des publicistes d'outre-Rhin font observer — lourdement — que, si Weidmann a élu Paris comme quartier général, c'est que la Babylone du vice... (on connaît l'antienne).

Tout cela prouve que les hommes de 1937 sont singulièrement intolérants. Le fanatisme racique joue à plein. Et s'il est excusable, parfois, d'exalter son peuple parce qu'il a donné naissance à d'authentiques génies, il est outre-cuidant de dénigrer le voisin sous prétexte qu'il aurait jeté dans la circulation un gredin.

Le secret de la Russie ⁽¹⁾

L'histoire de Russie commence par des paroles de désespoir. Mais ces paroles de découragement, inspirées par les ravages du Néant chaotique, affirment en même temps le désir de s'en libérer. « *Notre pays est vaste et abondant, mais l'ordre y fait défaut : venez et gouvernez-nous!* » Ce sont textuellement les paroles que prononcèrent, au dire de l'annaliste, les délégués de Novgorod en s'adressant aux chefs normands. Certes, les choses ont bien pu se passer d'une manière quelque peu différente de celle relatée par le chroniqueur. Cependant toute légende possède un fond de vérité. Aussi le récit de Nestor, le premier annaliste de la Russie, est-il surtout curieux par la constatation de la remise, par le peuple de Novgorod, de son propre sort en des mains étrangères; par sa soumission volontaire à une autorité venue du dehors. Nous trouvons dans cette antique légende une preuve des plus éloquentes de l'impuissance du peuple russe à régir ses propres affaires et comme l'embryon de la future autocratie. En même temps, cette légende nous raconte, en raccourci, toute l'histoire de la Russie.

En vérité, toute cette histoire ne fut qu'un *appel continu* aux *Varègues*. Non point qu'il n'y eût jamais, parmi les éléments indigènes, des courants positifs, des éléments d'ordre, de forces créatrices et organisatrices. Seulement, ces forces avaient toujours été peu nombreuses et peu actives. Les éléments créateurs indigènes étaient trop faibles pour pouvoir se manifester. Aussi le rôle de fécondateur des éléments indigènes, assoupis ou rebelles, le rôle d'un demiurge organisateur de la Russie y était-il presque toujours assumé par une force venue du dehors. Toutefois, il est malaisé, en étudiant l'histoire de Russie, de se soustraire à la conclusion que ce sont surtout les éléments étrangers qui y formèrent les courants positifs, qui organisèrent le pays et même, dans un certain sens, qui le créèrent. En fait, ces courants, venus du dehors furent, à toute époque, essentiellement différents et même opposés aux caractères indigènes : au non-faire, à la non-résistance, à l'aversion pour le progrès et pour la civilisation, à tous les courants centrifuges et à tous les nombreux éléments autochtones de dissolution, bref : au Néant chaotique primordial de la Russie.

* * *

Une situation étrange et qui rend l'observateur bien perplexe nous apparaît, lorsque nous envisageons l'histoire de Russie.

On dirait que les termes du langage habituel sont insuffisants pour caractériser son évolution, voire que la signification habituelle de ces termes est renversée.

Ain-i, en étudiant sans parti pris l'histoire de Russie, on gagne l'impression que les forces nationales du pays n'étaient pas un produit de son sol, mais qu'elles sont venues du dehors. En substance, ces formes étaient — et sont — non seulement dissemblables, mais contraires aux caractères ethniques de la Russie, à ses caractères du Chaos primordial : au non-faire, à la non-résistance à l'aversion pour le progrès et pour la civilisation, à tous les courants centrifuges, à tous les éléments de dissolution, à toutes les folies de l'« âme russe ».

Nous venons d'employer le terme de « forces nationales ». Et, à vrai dire, de quel autre nom pourrions-nous désigner les forces positives, les courants organisateurs qui créèrent la Russie? Et pourtant ces forces créatrices, ces éléments de stabilité et de vie n'étaient pas nationaux, dans ce sens qu'ils ne furent pas indigènes, mais originaires de l'étranger. De plus, ces éléments et ces courants venus du dehors furent absolument dissemblables, comme nous venons de le dire, des éléments indigènes et ils leur furent toujours opposés.

En somme, c'est dans cette contradiction essentielle, c'est dans cette opposition tranchante des éléments ethniques-indigènes à ces autres éléments, que l'on ne saurait nommer autrement que *nationaux*, que se trouve le fin mot de l'énigme russe, de cette énigme du « pays à double face », à laquelle nous avons consacré plus haut quelques pages. Ainsi arrivons-nous à une constatation d'importance capitale : en Russie, le *national* est opposé à l'indigène, à l'*ethnique*.

Non point que l'opposition des forces ethniques aux forces nationales fasse absolument défaut aux autres pays de l'Europe. Ces deux catégories de forces de nature différente existent partout. Mais tandis que l'on s'aperçoit à peine de leur opposition dans la plupart des autres nations (leurs éléments et courants ethniques s'étant depuis longtemps *nationalisés*), en Russie cette opposition fut bien autrement grave et est toujours manifeste. En fin de compte, cette opposition des forces ethniques aux forces nationales forme l'essence même du monde russe. C'est le point le plus saillant de son histoire et la clef de voûte de sa psychologie particulière.

Cette opposition se précisa et s'aggrava en Russie par le fait que le courant national était infiltré du dehors. Sur ce point encore notre pays ne représente pas une exception. Les éléments étrangers jouèrent un rôle important — et des plus favorable — dans la formation de toutes les nations du monde. On eût dit pourtant que nulle part ce rôle créateur et fécondateur des éléments et des courants venus de l'étranger n'a pris autant de relief qu'en Russie. Les raisons de cet ascendant particulier et de ce grand prestige de l'étranger en terre russe doivent être claires à celui qui a lu attentivement les pages précédentes. Les principes fondamentaux de discipline et de hiérarchie sociale et les principales impulsions créatrices sont toujours venus en Russie de ses voisins. Et ce sont précisément ces impulsions et ces influences qui firent de la Russie une puissance mondiale. Elle le fut, en vérité, contre son propre gré, c'est-à-dire, à l'inverse des aspirations et des caractères naturels de ses éléments ethniques.

Aussi la lutte incessante des éléments créateurs et organisateurs de la Nation contre les courants de destruction et de dissolution prit-elle plus d'une fois le caractère d'une lutte des éléments étrangers — idées, institutions, psychologie et habitudes — contre les éléments indigènes. Au vrai, il y eut en même temps et répulsion, et attraction réciproques entre ceux-ci et les courants venus du dehors. Cela commença par des influences varè-

(1) Voir la *Revue* des 3 et 10 décembre 1937.

gues et byzantines. Plus tard vint l'époque des influences tartares. Au XVII^e siècle survinrent les influences polonaises et suédoises. Enfin, au XVIII^e viennent les influences allemandes, hollandaises, françaises et anglaises. Non point que toutes ces influences eussent été toujours bonnes. Elles créèrent parfois des situations tragiques. Telle l'époque de Biren (1), dont les horreurs furent, il est vrai, très grossies par les historiens. Ces exagérations du culte de l'étranger ne manquèrent d'ailleurs pas de caractères comiques : tel l'usage, à Moscou, en 1820, de la langue « française-nijégorodienne », tourné en dérision par Griboïedoff (2). Mais un fait reste clair, patent, indéniable, qui se dégage de toute l'histoire de Russie, si on l'étudie sans parti pris. En vérité, la Russie n'eût jamais atteint le niveau auquel elle était parvenue au XIX^e siècle, sans le concours d'éléments étrangers. Et ceci se rapporte également aux domaines national, social et politique, ainsi qu'aux progrès généraux de la civilisation.

Sans ces influences, la Russie n'eût pu, à la lettre, respirer, pas plus que devenir une véritable nation (ce qu'elle fut pendant un certain temps).

Dans cette lutte des courants nationaux contre les courants ethniques, dans cette lutte des éléments étrangers contre les éléments indigènes — nous prenons l'audace d'insister sur le parallélisme presque absolu de ces deux oppositions — il y eut, certes, des épisodes violents. Il serait pourtant erroné de se la représenter comme une lutte sanglante et sans merci. Certes, parmi les éléments indigènes il y en eut beaucoup d'anarchiques. Mais une certaine souplesse les caractérisa en même temps. De plus, l'étranger, c'est-à-dire tout ce qui était venu du dehors — gens, choses, idées et institutions — exerça toujours (nous l'avons déjà signalé plus haut) un singulier attrait sur l'homme de la Russie. Rien n'est plus contraire à sa psychologie que la xénophobie ou un boycottage d'idées ou de marchandises étrangères. Qu'il soit paysan ou citadin, petit artisan ou grand seigneur, tout Russe rappelle à cet égard les Novgorodiens, ceux qui firent venir autrefois les Varègues pour être gouvernés par eux.

Aussi ce « prodige » de l'histoire de Russie, auquel je fis allusion en parlant de la crise révolutionnaire du XVII^e siècle, ne fut-il autre chose que le *salut par l'étranger*. Et, en fait, ce prodige forma l'essence même de l'histoire de Russie. Surprenante était la rapidité avec laquelle avait progressé socialement et politiquement la Russie novgorodienne et kiévienne. En donnant au pays *leur* nom — le nom *Rus* était celui du clan ou de la tribu de Rurik, appelé par les Novgorodiens, en 862 (3) — les princes rurikides surent lui communiquer en moins d'un siècle une véritable physionomie nationale et en faire l'une des plus grandes puissances de l'Europe. Comme la plupart des désignations médiévales de ce genre — tels les *Francs* en France — le nom « Varègue » (Normand) était une dénomination ethnique et *en même temps* une désignation de caractère social. On peut même affirmer que cette dernière signification, peut-être dérivative, finit par l'emporter. Mais on peut bien admettre que la désignation « Varègue » ne fut jamais purement ethnique. Dans l'ancienne langue russe le nom de *Varègue* désignait plutôt tout guerrier-négociant *venu d'Occident*.

Il se peut qu'une fraction importante de ces guerriers-commerçants ait appartenu à la race blonde du Nord; c'est même

fort probable. Pas tous pourtant. Et si l'on considère que ce « peuple varègue » parcourait depuis plusieurs siècles les voies fluviales de la Néva, du Volkhov et du Dnièpre, qu'il naviguait sur la mer Noire, la Baltique et la mer du Nord, qu'il avait des colonies sur la mer Noire, à Byzance et sur les côtes de la France et, par conséquent, prenait ses femmes un peu partout, on arrive à la conclusion que ce fut un peuple assez composite et, à coup sûr, cosmopolite. Il était uni plutôt par les traditions et les antécédents de sa destinée que par le sang. Ce fut plutôt une classe sociale, voire une espèce d'ordre de chevaliers, qu'un peuple à proprement parler. Avec cette différence que les Varègues combattaient comme nautoniers et non point comme cavaliers et qu'ils étaient en même temps commerçants. Telles étaient la dynastie, issue de Rurik, ainsi que la communauté des « compagnons » qui le suivit en Russie et qui forma la noblesse du pays. Le caractère essentiel de tous ces immigrés était celui d'une différence foncière — ethnique, sociale et psychologique — d'avec les éléments indigènes.

Quelles étaient les causes de la décadence de la Russie kiévienne, décadence presque aussi rapide que le fut son éclosion? On connaît les causes économiques de cette décadence : le déplacement des voies commerciales mondiales. Il nous semble pourtant que l'une des principales raisons du déclin de l'Etat kiévien était d'ordre ethnico-psychologique et qu'elle se réduisait à ce que les princes de la maison de Rurik ne surent pas résister aux influences psychologiques de leur ambiance ethnique. Ce ne sont point les péchés de « commission », ce sont le plus souvent les péchés d'omission qui mènent les nations à leur perte. Les derniers Rurikides de la période kiévienne négligèrent la lutte contre la Steppe. Nous trouvons un écho palpant de leur non-résistance, de leur non-faire, de leur manque d'un véritable instinct politique dans le *Chant sur les armes d'Igor*. Ce monument admirable de l'ancienne poésie russe est éminemment patriotique. On y décèle pourtant la présence de quelques courants de dissolution et de désagrégation, voire un certain air de défaitisme. Les Ruriki des cédèrent finalement aux anti-ques effluves scythes du sol russe; ils ne purent maîtriser des courants dangereux de dissolution qui commencèrent à miner derechef le pays à cette époque (XII^e siècle). Aussi le pays en eut-il assez de la guerre : il ne voulut plus la faire, tout comme en 1917. Mais, par là-même, les Rurikides compromirent la sécurité de la voie commerciale dniéprovienne, source du bien-être de leur Etat. Cette voie tomba sous le coup des incursions des nomades et le commerce la déserta peu à peu.

Les Rurikides se scythisèrent, mais non point totalement. Jean le Terrible se piquait, à ses heures de franchise assaisonnée de quelques rêveries, d'être un *Niemetz*. Cette désignation signifie, en russe moderne, « Allemand ». Mais elle s'appliquait, dans le langage de l'époque, à tout étranger d'*origine occidentale* : aux Suédois, aux Allemands, aux Anglais, aux Français, aux Vénitiens, etc. Cette vantardise du Terrible prouve que le souvenir de l'origine occidentale de notre première dynastie ainsi que ses traditions varègues étaient encore bien vivants à la veille même de sa chute. Ce petit trait de la Russie du XVI^e siècle se rapproche d'ailleurs du cas de Yermoloff, contemporain des empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}. On sait que le brave général se croyait trop peu apprécié de ses chefs hiérarchiques. Aussi avait-il l'habitude d'exprimer le désir d'être *promu Allemand* : allusion aux carrières brillantes des militaires originaires des provinces de la Baltique.

Ce sont, évidemment, de petites anecdotes. Mais elles sont caractéristiques. Elles mettent en relief l'ascendant et le prestige des éléments étrangers et des influences étrangères en Russie. Aussi, si nous traçons une ligne de Jean le Terrible jusqu'à

(1) Favori de l'impératrice Anne (1730-1740) il fut pendant quelques mois, après sa mort, le Régent de l'Empire.

(2) Auteur d'une comédie immortelle. *Nijégorodien* — adjectif dérivé du nom de la ville *Nijni-Novgorod*.

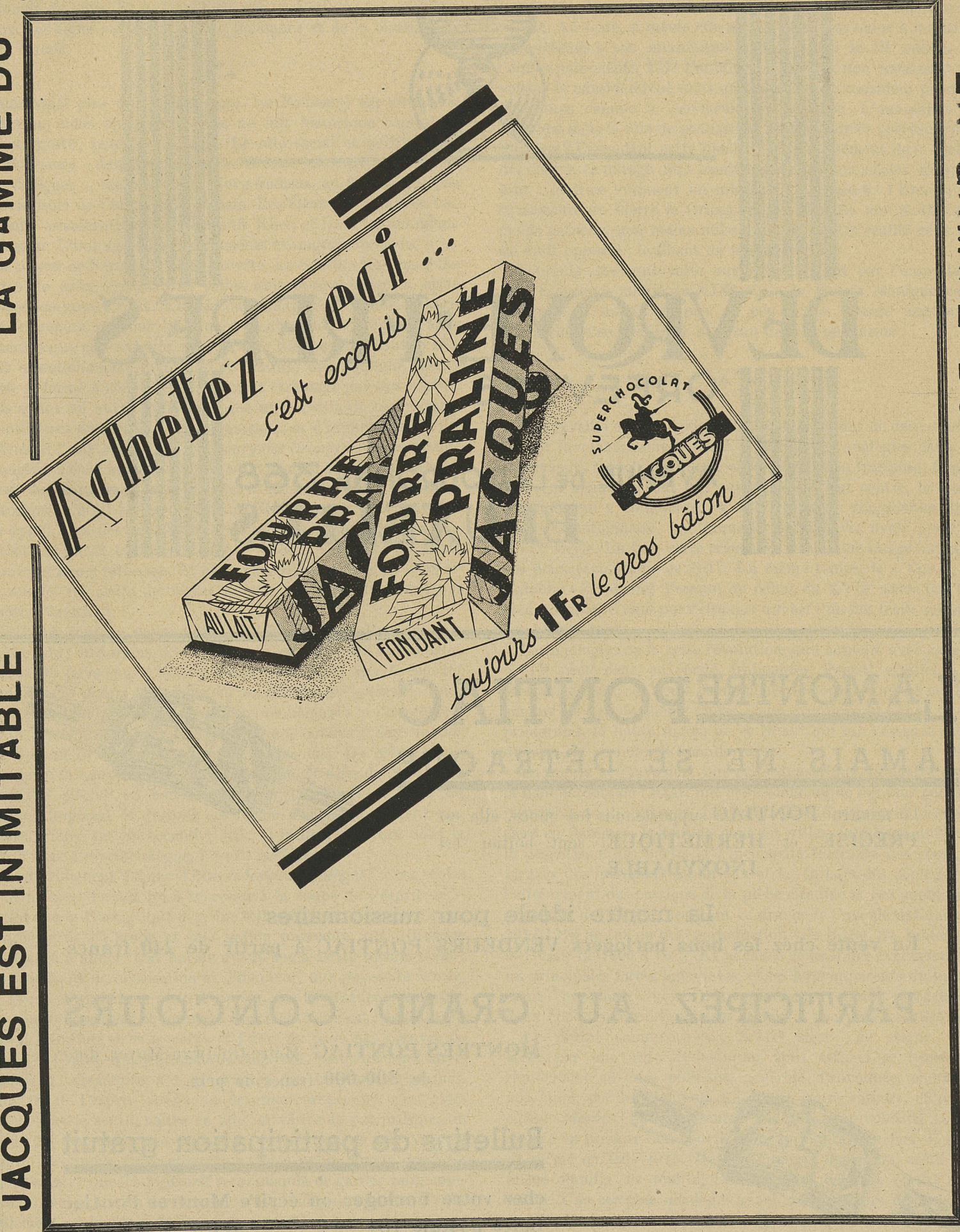
(3) Rurik était originaire de la région de la Suède, située entre Stockholm et Upsala et connue jusqu'à nos jours sous le nom de *Ruslagen* (pays russe). D'ailleurs, la Suède est désignée encore aujourd'hui, en langue finnoise, du nom de « Russie » (*Ruosi*), tandis que la Russie est connue, dans cette langue, sous le nom de « pays des Vendes » (*Venilased*). Les Vendes y habitaient, en effet, et y laissèrent des nombreuses appellations géographiques.

SUPERCHOCOLAT JACQUES EST INIMITABLE

LA GAMME DU

• LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT JACQUES EST

JACQUES EST INIMITABLE



INIMITABLE • LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT



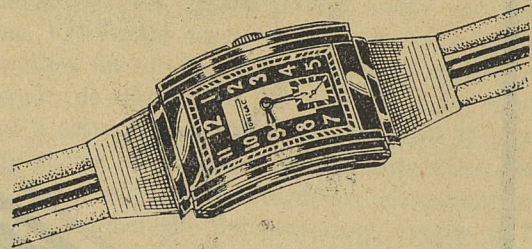
DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

LA MONTRE PONTIAC JAMAIS NE SE DÉTRAQUE

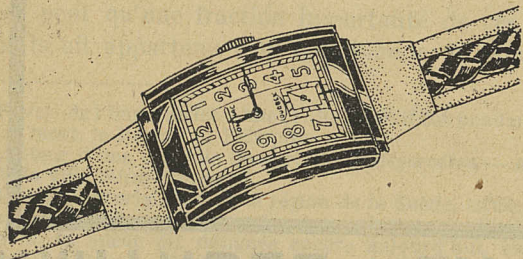
La montre PONTIAC supporte tous les chocs, elle est PRÉCISE et HERMÉTIQUE, son boîtier est INOXYDABLE.



La montre idéale pour missionnaires
En vente chez les bons horlogers VENDEURS PONTIAC à partir de 240 francs

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS

MONTRES PONTIAC Métro-Goldwyn-Mayer, doté de 300.000 francs de prix.



Bulletins de participation gratuit

chez votre horloger ou écrire Montres Pontiac
Boîte postale 184
BRUXELLES

Yermoloff, cette ligne nous marquera l'accroissement continu de ces influences dans l'œuvre politique et sociale, dans l'œuvre nationale du pays. Et ne l'oublions pas : cette ligne fut en même temps une ligne ascendante de la puissance et de la civilisation de la Russie.

* * *

Mais voici plus qu'une anecdote. Le *Faubourg des étrangers*, à Moscou, nous apparaît comme un fait historique capital et bien suggestif, peut-être unique. Le rôle social et politique de ce « Faubourg » dans l'Etat moscovite était immense... L'« appel aux Varègues », réalisé par les Novgorodiens, en 862, ne fut pas un acte isolé de l'histoire de Russie. Les éléments varègues formèrent l'aristocratie de la Russie de Kiev, et il en fut de même à Moscou. L'immigration des éléments étrangers continua.

Le noyau de l'aristocratie moscovite, les familles les plus puissantes de cette aristocratie, celles qui représentaient à cette époque lointaine l'Etat et la nation entière, étaient toutes d'origine étrangère et pour la plupart venues de l'Occident. Mais à mesure que cette vieille aristocratie des *boyards*, dont le rôle était essentiellement politique, se russifia, une nouvelle aristocratie se forma à côté d'elle, également étrangère par son origine, mais ayant un autre caractère : une aristocratie de techniciens, de militaires de carrière, de commerçants et d'industriels. Ce fut justement l'aristocratie du *Faubourg des étrangers*. Cette colonie étrangère, située au milieu de la ville et dont la colonie hanséatique de Novgorod, transplantée à Moscou, forma le noyau historique, n'était pas seulement un Etat dans un Etat : elle fut son appui, l'un des principaux rouages de son mécanisme administratif et social, parfois son unique espoir... Cet ordre de choses donne matière à réflexion. Et non moins significatif était le résultat auquel cet ordre de choses aboutit : le petit Etat finit par absorber le grand.

Telle est tout au moins l'idée que Waliszewski, l'un des plus clairvoyants historiens de la Russie, s'est faite sur la transformation du pays sous Pierre le Grand. Au reste, quelle que fût l'opinion des divers historiens sur les différents aspects de cette transformation profonde, on dit communément — l'expression est de Pouchkine — que Pierre *perça une ouverture dans le mur qui séparait la Russie de l'Europe occidentale*. De même, l'ensemble de la nouvelle Russie européanisée, et celle du XVIII^e et du XIX^e siècle, en commençant par l'appareil puissant du pouvoir impérial et jusqu'à ce même Pouchkine, furent son œuvre. Pierre fut un second Rurik ; il infiltra derechef dans la patrie russe l'esprit varègue, l'esprit occidental.

C'est seulement à force d'être redevenue Varègue, c'est seulement à force d'avoir bu à nouveau à la coupe de l'esprit occidental que la Russie était devenue telle qu'elle était encore hier : le grenier de l'Europe et une nation puissante que l'Europe commença à aimer. Une nation ayant une assiette sociale stable, des traditions de civilisation et d'honneur, une puissante armée, un avenir économique plein d'espoirs, une littérature admirable. C'est la nation créée et formée à l'occidentale, c'est l'esprit occidental introduit dans le corps et l'âme du pays par l'œuvre de Pierre le Grand, qui y transformèrent tout, jusqu'au fond anarchique et réfractaire à tout progrès des courants ethniques. Pénétrée de l'esprit varègue et devenue européenne, c'est alors que la Russie sentit naître en elle un véritable patriotisme, un sentiment national, une puissance de création et une volonté d'agir. La langue russe elle-même, cette noble langue que créa Pouchkine et que Tourguéneff recommanda de garder religieusement intacte, n'a pu se former qu'à la suite de l'œuvre essentiellement occidentale de Pierre le Grand.

Le prodige de l'histoire de Russie — le salut par l'étranger —

dura pendant les quatre à cinq générations qui séparent Pierre le Grand de Nicolas I^{er}. C'est seulement en redevenant varègue que la Russie a vaincu — a semblé vaincre — son Chaos anarchique. Au reste, si même elle n'était point parvenue à maîtriser complètement son anarchisme naturel, elle le fit oublier et l'oublia elle-même. Elle l'oublia si bien que non seulement ses voisins la considérèrent mais qu'elle-même se considéra pendant longtemps comme le gendarme de l'Europe. L'anarchiste de l'Europe dans le rôle de gendarme ! Voit-on jamais spectacle plus singulier ? Cependant cette illusion, ce renversement de la réalité des choses, ce mirage dura pendant près de deux siècles. Et après tout : était-ce vraiment un mirage ? La magie de l'Empire des successeurs de Pierre le Grand, ne fut-elle pas une réalité non moins actuelle, non moins puissante que l'autre réalité celle qui lui était opposée : le Chaos du monde scythe ?

Toujours-est-il que cette autre réalité finit par l'emporter : dans la seconde moitié du XIX^e siècle la Russie ethnique commença à se substituer peu à peu à la Russie nationale. L'anarchiste se réveilla à nouveau dans le gendarme.

* * *

Il se réveilla après un sommeil profond de plus de deux siècles. On est involontairement porté à établir des analogies entre les événements actuels de Russie et la Révolution française. Cependant ces analogies sont très superficielles. Par contre, le drame national, qui a commencé en 1917, rappelle singulièrement la crise révolutionnaire, par laquelle la Moscovie avait passé au XVII^e siècle. En fait, cette crise nous donne une image anticipée des deux révolutions de 1917. En même temps, le « Temps des Troubles » (*Smoutnoé Vremia*) du début du XVII^e siècle fait très bien ressortir le *salut par l'étranger* qui est l'un des traits saillants de notre histoire.

Les analogies de la crise révolutionnaire actuelle avec celle du XVII^e siècle sont, en vérité, frappantes. Peut-il, d'ailleurs, en être autrement, ces deux phénomènes historiques ayant eu, l'un comme l'autre, la même cause : une éruption du Chaos scythe primordial, la haute marée de ce Néant qui est l'essence même du sous-sol profond du monde russe ?

La guerre et l'invasion, une crise dynastique, la guerre civile, la banqueroute de l'Etat, une crise économique des plus pénibles, insurrections de paysans, les habitations des propriétaires fonciers en flammes, la famine dans les villes, le pillage universel, le despotisme des partis et l'incapacité flagrante des chefs, les menées des intrigants ambitieux et les fureurs des démagogues, l'effrénement des passions de la plèbe citadine et des populations démentes des campagnes, tout ce drame de l'agonie nationale de 1917-1918 ne fut qu'une reproduction très fidèle du tableau de la Russie de 1606 à 1612. Et le cadre général des événements, et les principales forces agissantes, et les buts apparents du mouvement populaire, voire les principaux mots d'ordre des deux époques révolutionnaires étaient à peu près les mêmes.

Le Néant commença au XVII^e siècle, de même qu'au XX^e, par une crise dynastique ; mais celle-ci se transforma rapidement en crise politique générale. Provoquée, comme de nos jours, par les éléments soi-disant conservateurs, et par les classes élevées, la crise tourna bientôt en révolution sociale, dirigée en premier lieu contre les propriétaires fonciers. Il en fut de même en 1917-1918. Mais, comme de nos jours, cette révolution signifia, en réalité, l'écroulement de tout l'ordre social établi. Une certaine idéologie ayant des faux airs de socialisme et adaptée au niveau des foules ignorantes et avides n'était, à coup sûr, pas étrangère à la Russie de 1606-1612, bien que le

mouvement ne fût nullement « socialiste », dans l'acception stricte de ce terme.

Au reste, cette dernière observation pourrait tout aussi bien être appliquée au mouvement de 1917-1918. Le marxisme étant la seule doctrine révolutionnaire parachevée et en quelque sorte consécutive de l'époque, il ne put en être autrement que cette doctrine ne fût inscrite sur le drapeau de la Révolution russe. Mais il y a encore de la marge entre la proclamation de la vérité marxiste et la réalisation de son programme. D'ailleurs, tout le monde ignorait, en 1917-1918, sans excepter ses maîtres attirés, en quoi consistait, au juste, son programme. Quoi qu'il en soit, ce qui a été réalisé en Russie, en 1918 et au cours des années suivantes, en fait de transformations sociales, s'écarte très sensiblement du dogme marxiste, et l'on sait que la Révolution a abouti, en définitive, au renversement le plus absolu de toutes les valeurs fondamentales du marxisme. Et ceci prouve que les forces qui ont déclenché la Révolution de 1917-1918, et généralement l'esprit de cette révolution étaient de par leur nature très différentes de l'esprit du socialisme marxiste. En fait, l'esprit de la révolution avait été, dès le début, contraire au programme marxiste, comme il était, d'ailleurs, contraire aux formules de la Révolution française, formules dont les révolutionnaires de 1917 ont semblé s'inspirer au début. En somme, ces formules et un peu plus tard le programme marxiste n'ont jamais répondu au contenu réel de la Révolution russe, ni à ses tendances et aspirations véritables. Mais comme celle-ci manquait d'un dogme établi et généralement reconnu — l'obscur doctrine slavophile et le mot d'ordre barbare du *partage noir* étaient, à vrai dire, son seul capital — les révolutionnaires se sont vus contraints d'accaparer, faute de mieux, le dogme démocratique (vite oublié) et un programme soi-disant marxiste. Toujours est-il que rien ne reflète moins véridiquement le sens réel de la Révolution russe que ses formules démocratiques et socialistes.

En réalité, on retrouve sans peine dans les mots d'ordre de la démocratie « révolutionnaire » de l'époque de Kerensky l'idéologie révolutionnaire de l'époque de Bolotnikoff, l'un des principaux chefs de l'insurrection paysanne et cosaque du « Temps des Troubles ». Et, de même, nous trouvons, parmi les forces agissantes de la crise du XVII^e siècle, le bolchevisme. Il avait été représenté par les éléments qui se sont groupés autour du « tsar » improvisé de Touchino (nom d'un village de la banlieue de Moscou où se trouvait sa résidence). Au surplus, il est aisé de reconnaître, parmi les différents groupes et coteries de l'Époque des troubles, tous les partis politiques russes du XX^e siècle anticipés : notamment les *cadets* (parti constitutionnel-démocratique) et les socialistes-révolutionnaires, sans parler des bolchevistes. Aussi voyons-nous dans la personne du fameux tribun Procope Liapounoff le type parfait d'un « cadet » et dans celle de Bolotnikoff celui d'un « socialiste-révolutionnaire ». Quant aux bolchevistes, leurs prédécesseurs du XVII^e siècle étaient désignés du nom de *cosaques*. Le nombre de portraits contemporains que l'on eût pu dénicher dans la galerie des acteurs du *Temps des Troubles* est considérable. Ainsi Fedka Andronoff, un petit employé de bureau, qui se trouva, pendant plusieurs mois, au centre de toutes les affaires, fut un prototype « très ressemblant » de Kerensky.

De même qu'en 1917-1918, tout s'écroulait en Moscovie au commencement du XVII^e siècle. Le pays semblait perdu pour toujours. De plus, un mouvement séparatiste vint s'adjoindre, dans les régions-frontières, de même qu'en 1917-1918, à l'anarchie sociale et morale dans laquelle il se débattait. Des nationalismes-ethnismes locaux se réveillèrent. Les éléments hétérogènes, assez nombreux en Moscovie, se sentirent, d'un coup, distincts de la patrie commune et songèrent à une sorte d'indépendance. Divisés en mille courants différents, voire contradictoires, épuisés maté-

riellement et moralement déchu, le pays se mourait, englouti par les vagues du Néant. Il dut recommencer à nouveau l'œuvre pénible de sa création. Mais d'où pouvait venir le salut ? Qui eût été en mesure d'assumer le rôle d'un nouveau Rurik, vainqueur du Chaos et inspirateur d'une vie nouvelle ?

Les historiens n'ont point encore débrouillé, tant s'en faut, les péripéties de ce grand drame, de ce drame poignant, d'un suicide d'une nation dont la vitalité se manifesta par huit siècles d'efforts créateurs. Un point est pourtant clair. C'est que l'histoire officielle de la période des troubles dénatura nombre de faits historiques, et notamment dans l'intérêt de la nouvelle dynastie.

Beaucoup de documents de cette époque trouble furent retouchés, sinon falsifiés, à une époque ultérieure. Un nombre encore plus grand de documents ont été détruits dans ce même but. Certes, nous ne saurons jamais toute la vérité. Mais ce que nous connaissons suffit largement à nous convaincre que l'épopée pompeuse des Hermogène, des Minine et des Pojarsky (1), composée principalement au XIX^e siècle, est plutôt une œuvre d'imagination : les faits historiques la contredisent et elle est elle-même contradictoire et peu vraisemblable. Au reste, il n'est point douteux que les Romanoff ont joué — et encore dès l'époque de Jean le Terrible — un rôle très important dans l'intrigue, la marche et le dénouement du grand drame du XVII^e siècle. Mais il n'en reste pas moins hors de doute que le moment décisif de la crise précéda l'élection au trône de Michel Romanoff.

Si proche que fût la nature de cette crise de la crise révolutionnaire déclenchée en 1917, si ressemblantes qu'elles soient dans leurs grandes lignes et dans leurs détails, dans leur action et dans leurs personnages, la Russie du XVII^e siècle différait en cela de celle de 1917, qu'elle possédait une véritable *aristocratie politique*. Et c'est bien ce facteur important, représenté par le *gouvernement des Sept-Boyards*, qui prépara la voie du salut par sa politique réfléchie, résolue, judicieuse et créatrice.

L'impuissance des trois gouvernements qui se succédèrent après la mort du tsar Fédor (1598) (2), notamment de celui de Godounoff, de celui du Nommé Dmitry (3) et de celui de Chouïsky, démontra les difficultés de l'établissement d'une nouvelle dynastie originaire du pays lui-même. D'autre part, la situation était devenue, en 1609-1610, catastrophique. Des régions entières se séparèrent de Moscou; d'autres étaient occupées par l'ennemi; la résistance du « tsar » (bolcheviste) de Touchino se trouvait à proximité de la capitale et ses bandes s'emparèrent des deux tiers du territoire national; l'armée du roi de Pologne occupait, sous les ordres du célèbre Zolkiewski, le pays de Smolensk; au surplus, des détachements de troupes étrangères, pour la plupart polonais ou suédois, parcouraient tout le pays et le dévastaient en faisant la guerre pour leur propre compte. Quant au camp de Touchino, ce fut celui de la Révolution sociale. De même que les bolchevistes, sous les auspices du gouvernement de Kerensky, les Touchiniens parvinrent à créer une certaine organisation et conclurent, de plus, en anticipant la politique de leurs descendants de 1918, une espèce d'aillance avec l'ennemi extérieur. On voit ainsi que la situation était absolument la même en 1609 qu'en 1918.

Aussi cette situation dictait-elle impérieusement une décision. La seule solution possible du problème national était de diviser

(1) Hermogène, patriarche de Moscou, prétendu organisateur du mouvement national et tombé victime du parti dit « polonais »; Minine, simple citoyen de Nijni-Novgorod (boucher de profession), inspirateur présumé du ban populaire, formé dans les provinces; prince Pojarsky, chef de ce ban. Ces trois personnalités furent généralement représentées, au XIX^e siècle, comme les principaux héros nationaux de l'Époque des Troubles, comme les sauveurs de la patrie russe.

(2) Fils de Jean le Terrible.

(3) Celui que les anciens historiens désignèrent — trop péremptoirement — du nom de *Faux Dmitry*. Il est parfaitement admissible qu'il fût le fils authentique du Terrible.

les forces coalisées qui menaçaient l'existence même du pays. Il était nécessaire de séparer les intérêts des Polonais de ceux de la Révolution sociale,

Ce que firent les bouards en trouvant la formule de l'élection au trône de Ladislas par traité avec la Pologne.

* * *

Les manuels de l'histoire de Russie ne mentionnent point le *tsar* Ladislas. Il y eut cependant un *tsar* de ce nom. Il régna et même gouverna — dans la personne de son père Sigismond — de 1610 à 1612. Le peuple lui prêta fidélité. L'Eglise fit pour lui des prières. On frappa la monnaie à son effigie et c'est en son nom que furent faites la justice et les affaires de l'Etat. Et c'est lui, c'est son nom, symbole et réalisation de la destinée historique du pays, qui sauvèrent la patrie russe et lui insufflèrent une nouvelle vie.

L'effet de l'élection de Ladislas fut immense et immédiat. Les armées du roi Sigismond et de Zolkiewski, et avec elles les détachements séparés des troupes polonaises, ceux du camp de Touchino y compris, devinrent, d'emblée, d'ennemis du gouvernement des boyards et de tous les éléments d'ordre du pays, leurs amis. Quelques mois suffirent pour liquider l'empire bolcheviste des Touchiniens. Bien entendu, la mer trouble des masses populaires ne se calma point de sitôt : la Révolution, passant de l'offensive à la défensive, durera encore un certain temps, sous le drapeau de Zaroutzky; de même continuera pendant quelque temps un mouvement séparatiste dans quelques-unes des provinces-frontières. Néanmoins il était clair, dès la fin de l'année 1610, que le paroxysme décisif était terminé. En fait, l'« Epoque des Troubles » était close non point en 1613, comme sa légende l'a prétendu, mais en 1610. C'est dire que la mer troublée de la Russie a été calmée non point par l'élection de Michel, mais par celle de Ladislas. Les causes qui empêchèrent sa royauté de se maintenir se trouvent en dehors de l'histoire de Russie; elles se trouvent dans celle de la Pologne, qui inaugura à cette époque une période de troubles à beaucoup d'égards semblable à celle que l'Etat moscovite venait de traverser. Mais la crise moscovite était précisément liquidée lorsqu'apparurent les Romanoff.

Je note en passant qu'en 1610 les Romanoff eux-mêmes étaient des « ladislavistes » convaincus. Non point que leurs convoitises provoquées par l'ouverture de la succession du Terrible eussent complètement disparu. Ces velléités continuèrent, de même que les compétitions de quelques autres grandes familles de l'aristocratie moscovite aspirant au trône. Cependant, toutes ces aspirations et convoitises semblèrent s'évanouir à cette heure catastrophique et passèrent à l'arrière-plan. Tant il est vrai que seule une dynastie étrangère semblait capable, à cette heure tragique, de sauver la patrie russe, que personne ne songea à une candidature indigène. Il fut question, quelque temps avant l'élection de Ladislas, de l'élévation au trône moscovite du prince suédois Charles-Philippe; un autre prince suédois, Gustave-Adolphe, auquel l'avenir préparait un rôle si glorieux, avait aussi un parti à Moscou.

Quant à Ladislas, son avènement ne rencontra pas la moindre opposition dans le pays. On ne saurait nier que l'arrogance et la licence des militaires polonais irritât parfois le peuple. Mais un fait capital est toutefois à retenir : c'est que le ban de Nijni-Novgorod et, généralement, tout le mouvement qui aboutit finalement à l'élection de Michel n'étaient primitivement point dirigés contre Ladislas. Aussi est-il devenu le second « Rurik » de la Russie : il la sauva derechef des vagues impétueuses de son Chaos primordial. De même que son prédécesseur du IX^e siècle,

il fut le « Varègue » prédestiné de la Russie. Au reste, il n'était pas que Varègue dans un sens figuré : il fut un prince d'origine suédoise.

L'élection de Ladislas marqua l'heure décisive de la crise; ce fut, en vérité, son dénouement. Pourtant, la maladie chronique, dont la paroxysme de 1609-1910 ne fut qu'une manifestation, continua sous Michel (1613-1645) et sous Alexis (1645-1676), même sous Fédor III (1676-1682). Le gouvernement des premiers Romanoff était faible. Les insurrections paysannes, les émeutes de la plèbe urbaine et les soulèvements de la garde des *streltzy* (1) continuèrent jusqu'à la fin du XVII^e siècle. On pourrait dire, sans trop exagérer les choses, que le « régime » moscovite de cette époque fut celui d'une capitulation permanente du Pouvoir central. Le gouvernement dut continuellement pactiser avec l'émeute, devenue chronique. Il y eut même un moment où une nouvelle révolution sociale — l'insurrection de Stenka Razine (1670-1671) — menaça très réellement l'Etat moscovite d'un retour de la crise de 1606-1610. Et c'est seulement Pierre le Grand qui réussit à mettre fin à cet état de choses. Il réussit à parachever l'œuvre de Ladislas.

Mais pour y parvenir il dut lui-même rejeter l'image du « vieil homme » et devenir un nouveau Rurik, c'est-à-dire faire entrer à nouveau dans son pays l'esprit varègue. De même qu'au commencement du XVII^e siècle, la Russie était sauvée, vers sa fin, par ce même esprit occidental, qui nous apparaît comme sa principale force créatrice et organisatrice, dès l'aube de son histoire.

C'est l'esprit varègue qui créa et fortifia l'Etat et la nation russes. C'est par lui que furent manifestés la conscience nationale du pays et son patriotisme. Aussi le soleil de la Russie commença-t-il à s'obscurcir du moment que la voie varègue, indiquée par son histoire, fut abandonnée. Tout lentement d'abord et par la suite de plus en plus rapidement s'évanouirent et sombrèrent, dans l'océan du Néant ethnique, toutes les valeurs nationales, le patriotisme du peuple de Russie, son essor héroïque et créateur. Au commencement du XX^e siècle, les vagues du Chaos primordial l'emportèrent et ce peuple travailleur, ce peuple discipliné au cours des deux siècles de l'Empire occidental, est redevenu anarchique et destructeur.

* * *

Le slavophilisme, ce mouvement prétendu conservateur et national mais qui puisa, en réalité, toute sa force et tout son pathétique à la source du Chaos ethnique, contribua à cette transformation dans une mesure non moindre que le libéralisme rêveur, que le radicalisme chimérique. Le slavophilisme crut suivre la tradition historique. Mais il n'en discerna point le véritable sens. Il ne saisit point que la civilisation de la Russie fut un produit de l'esprit européen et occidental. Enorgueillis des manifestations de cette civilisation, les slavophiles tournèrent le dos à l'Europe et se créèrent le fantôme d'une « originalité » de la Russie, le rêve d'une Russie puisant sa force à ses propres sources ethniques.

■ Certes, la génération du commencement du XIX^e siècle, celle des guerres napoléoniennes et de Pouchkine, eut le droit d'être fière de la patrie russe. Mais l'erreur des slavophiles était précisément de n'avoir pas saisi le rôle constructeur que l'élément varègue joua dans l'histoire de Russie et d'avoir cherché la source des forces vitales de leur pays dans les survivances du vieux Moscou et généralement dans l'élément ethnique. Le crime des

(1) Armée permanente, instituée par Jean le Terrible et composée d'éléments russes. Il y eut, à côté d'elle, des formations militaires étrangères.

slavophiles fut de désavouer l'incomparable œuvre de Pierre le Grand.

Les effets du programme « nationaliste » (mais en réalité profondément anti-national) des slavophiles sont aujourd'hui parfaitement clairs. Ce programme aboutit au suicide national, au bolchevisme, et d'ailleurs cette évolution n'a été que strictement logique. Car ne nous abusons pas : qu'est-ce que le bolchevisme, sinon le chaos anarchique primordial, rejeté jadis par la civilisation romaine dans le vaste *Hinterland* de la mer Noire ? C'est ce Chaos primordial, c'est sa force élémentaire de destruction, et non point le « marxisme », et encore moins la « Troisième Internationale », qui forme l'essence et la nature véritable du bolchevisme. En nous prononçant ainsi, nous ne voulons nier, ni même amoindrir les dangers présentés par le marxisme et la Troisième Internationale. Pourtant ce ne sont là que des instruments qui se trouvent entre les mains d'une force bien autrement puissante et dangereuse. La Révolution russe est la Révolution universelle et en même temps la plus agressive, non point parce qu'elle se dit marxiste et internationale, mais parce qu'elle est le Chaos primordial.

Aussi cette Révolution ne peut-elle, de par sa nature, ni trouver elle-même sa fin, ni arrêter son mouvement. Quoi que l'on dise sur l'« évolution » des bolchevistes, la Révolution russe ne peut suspendre elle-même son cours parce qu'elle est une force élémentaire primordiale. Elle est sortie du bas-fond ethnique de la Russie nationale renversée. Faire table rase de la civilisation européenne, son ennemi mortel, tel est le but *unique* de la Révolution russe, but auquel elle ne peut pas renoncer.

Et que veut dire mettre fin à la Révolution russe, sinon commencer la reconstruction de la Russie nationale ? Il ressort pourtant des pages précédentes que cette reconstruction ne pourra être faite par les seules forces du pays. On sait que lors de la constitution de la nouvelle Italie le mot d'ordre de cette œuvre créatrice était : *Italia farà da se*. C'était là une exagération évidente. En fait, l'Italie doit son unité surtout à Napoléon III. A plus forte raison, la formule *farà da se*, appliquée à la Russie, représenterait un rêve, une construction chimérique, une contradiction intrinsèque, la plus naïve des utopies. Celui-là seulement qui ignore tout des choses de la Russie pourrait s'imaginer que ce rêve pût être réalisé. Et comment croire qu'un pays dont le salut était toujours venu de l'étranger pourrait se tirer d'affaire par ses propres forces à l'heure la plus lugubre, la plus tragique de son histoire ?

Il est vrai que le crépuscule envahit aujourd'hui le ciel de l'Occident. L'Europe semble changer d'aspect et les vagues du Chaos primordial semblent l'atteindre elle-même. On est même parfois enclin à se demander si la civilisation européenne, si la *Respublica christiana* du monde civilisé existent encore. Car, si elles existaient, elles n'auraient pas pu pactiser avec le mal qui les menace.

Souhaitons toutefois que ce ne soit là qu'un mauvais rêve. Le Varègue n'est pas mort, bien qu'il éprouve parfois la baptême du Néant. Et il sait qu'en défendant la civilisation dans le *Hinterland* européen — comme il l'avait fait dix siècles durant — il se défend lui-même. Il importe toutefois de faire quelques précisions en ce qui concerne cette défense. Il s'agit, en l'occurrence, non pas seulement de la forme historique concrète, sous laquelle le bolchevisme s'est présenté en Russie, non pas seulement du « régime soviétique ». Certes, les bolchevistes ont fait le plus grand mal à la Russie et au monde entier. Mais combien plus grand est le mal du bolchevisme primordial de l'élément ethnique scythe ! C'est ce bolchevisme inné qui est devenu la cause principale du triomphe des bolchevistes. Ils ont su exploiter ces caractères de l'élément ethnique et en tirer profit. Ils fondèrent leur

pouvoir sur le maximalisme maudit de l'« âme russe ». Ils doivent leur pouvoir au nihilisme des éléments ethniques de la Russie, à leurs instincts anarchiques, et ce sont ces ferments de dissolution qui ont consolidé leur pouvoir.

Mais une autre constatation s'impose en même temps. C'est qu'un gouvernement de n'importe quel parti politique, ni d'une coalition de ces partis, ne pourra jamais entreprendre l'œuvre de la reconstruction nationale. Le « gouvernement provisoire » de 1917, de lugubre mémoire, celui de Lvoff et Kerensky, a bien démontré cette vérité, en donnant la preuve de son incapacité, de son ignorance, de son indigence d'esprit, de sa lâcheté, de son manque d'instinct politique et de volonté. Et soyons sûrs que la Révolution, cette résultante de tous les courants de dissolution et de tous les éléments de décomposition, ne donnera jamais aucun courant régénérateur et créateur. Soyons sûrs que les hommes de la Révolution, ces hommes qui ont perdu la Russie, ne sauront jamais la reconstruire.

La loi historique de la Russie veut que l'œuvre de reconstruction nationale appartienne au Varègue. Aussi toutes les tentatives de reconstitution, tentatives qui s'appuyaient sur les partis politiques ou cherchaient leur concours, échouèrent-elles. De même que les tentatives « constitutionnelles-démocratiques » des Liapounoff à l'époque de la crise révolutionnaire du XVII^e siècle, toutes ces tentatives, basées sur des groupements formés à l'intérieur du pays ou bien sur une entente de ses éléments soi-disant « constitutifs », sont condamnées d'avance. Par contre, la Russie suivra de son plein gré le Varègue, comme ce fut le cas tant de fois dans son passé...

Il n'existe pas de *Russes*, pour l'instant ; il n'existe que des *Russiens*. Et pour que la Russie nationale puisse être reconstituée, il est indispensable que l'esprit varègue la pénètre à nouveau. Elle doit s'assimiler à nouveau des idées et des sentiments varègues. Mais il lui faut aussi un drapeau varègue, il lui faut le concours de l'Occident. Il s'agira de rien moins que d'organiser la Russie de l'avenir, que de poser ses fondements politiques, économiques et sociaux. L'esprit créateur de la civilisation européenne est le seul qui puisse entreprendre cette œuvre cyclopéenne. Et ce sont uniquement les trois principes fondamentaux de cette civilisation — sa discipline créatrice, son sentiment de l'ordre et sa hiérarchie des valeurs — qui pourront tenir tête au nihilisme primordial russe.

Comte Alexandre SOLTYKOFF.

Problèmes actuels

Singapour

Si Jan Hamilton rendait service à son pays quand, parlant l'autre soir aux Ecossais de Londres, à l'occasion de la Saint-André, il mettait ses auditeurs en garde contre le danger qui menaçait Singapour.

Il leur dit — et personne ne pouvait le dire avec plus d'autorité que lui — que les progrès du Japon dans la maîtrise des côtes de l'Asie continueraient, pour le moins, jusqu'à Singapour et ne s'arrêteraient probablement pas là. Mais que Singapour était le point essentiel.

Nous avons ici, en Angleterre, deux écoles, quant à l'utilité de révéler au public de pareilles choses. L'une est persuadée que l'Angleterre étant un pays organisé complètement en gouver-



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

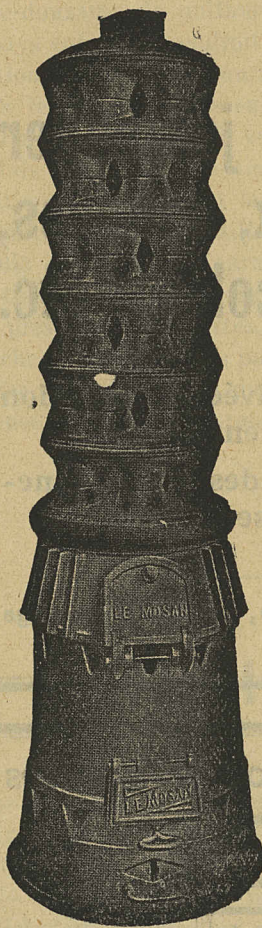
Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Comme la machine à écrire...

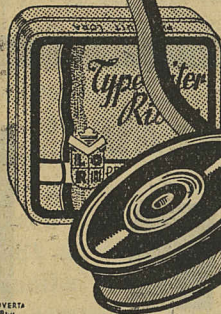
le ruban doit porter une marque de fabrique réputée consti-
tuant une garantie de qualité, de rendement et de durée.

Les rubans LORA, sont livrés sur des bobines approp-
riées à chaque marque de machine à écrire.

Ils se fabriquent en toutes largeurs et combinaisons de
couleurs fixes ou copiantes, encrés 1 côté ou 2 côtés.

Pour répondre à tous les besoins, les rubans LORA se
fournissent en trois degrés d'encrage : LÉGER, MOYEN,
FORT.

Un de ces encrages vous convient particulièrement.



LORAI

PRODUIT BELGE
Reclamer-les à votre fournisseur

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillerez;

**DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..**

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^o, MOLL

Nous demandons des agents partout



TOUT L'HIVER AU SOLEIL

LES PLAISIRS DE LA NEIGE

VOYAGES

SPORTS D'HIVER

Brochures, renseignements et devis gratuits



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ

COLOMB

COTE D'AZUR

Egypte - Algérie - Maroc - Tunisie

32, rue des Colonies, Bruxelles, Tél. : 12.58.78

S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES



Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS

CLOWNS

ESQUIMAUX

ANIMAUX

POUPÉES

ARTICLES DE

FANTAISIE

NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE

TOUS JOUETS EN BOIS

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME

STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits
pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes.
— Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers.
— Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	225,00
Pour deux enfants		585,00
Pour trois enfants		1,221,00
Pour quatre enfants		2,253,00
Pour cinq enfants		3,705,00
Pour six enfants		5,157,00, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



"LA FAMILLE,"

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

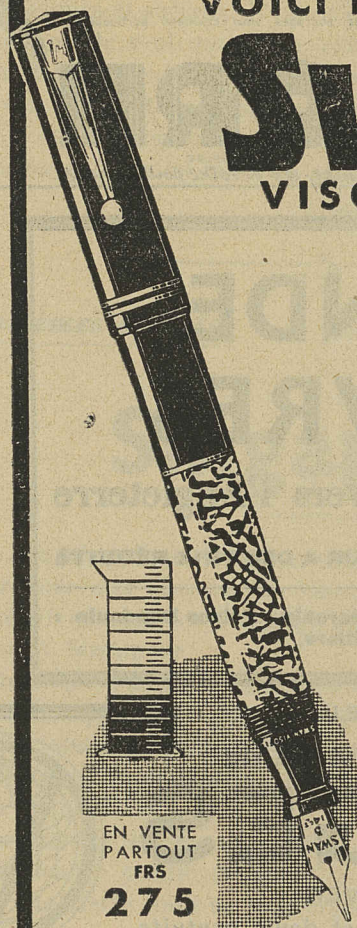
Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

VOICI LE NOUVEAU

Swan
VISOFIL 340

DERNIERS PERFECTIONNEMENTS

- 1 Réservoir transparent.
(Encre entièrement visible).
- 2 Capacité d'encre record. Le réservoir se remplit complètement. Il ne contient pas de sac et renferme 3,2 grammes d'encre.
- 3 Système de remplissage exclusif ne comportant aucune pièce à détacher susceptible de s'égarer.
- 4 Ligne élégante, matières incassables d'une grande richesse de coloris.



EN VENTE
PARTOUT
FRS
275

LE VISOFIL 340

est le stylo moderne et pratique du chef d'entreprise, de l'ingénieur, de l'avocat, du médecin, de tout homme avide de progrès.

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame, 8-10 RUE NEUVE BRUXELLES

nement de classe, son unité, et donc sa puissance, exige que les affaires publiques — et en particulier la politique étrangère — soient le monopole d'un petit groupe. Elle estime préférable de soustraire à la discussion publique, et même à l'information publique, les choses essentielles à l'avenir de l'Angleterre.

L'autre école pense que la discussion et l'information, à tout le moins des problèmes les plus importants de la politique étrangère du pays, sont utiles et que leur suppression complète, telle que nous la subissons de nos jours, crée un danger.

Question de degré, comme il en va d'ailleurs pour la plupart des choses. Tout le monde s'accorde à dire que notre opinion publique anglaise n'est pas préparée pour une information complète et une discussion approfondie de la politique nationale du pays. Non seulement de pareilles discussions seraient-elles dangereuses et insensées, mais elles seraient également vaines et ne serviraient qu'à effarer le public. Il ne comprendrait même pas de quoi il s'agit. Ajoutez-y que le peuple anglais a un dédain naturel, et même du mépris, pour ce que l'on appelle « les méthodes démocratiques » dans la conduite des affaires internationales. Un instinct profond conduit ce peuple à s'en remettre, pour cela, à une élite, aux quelques hommes qu'il croit compétents et capables de juger les événements internationaux. Pendant qu'il fait ses petites affaires, ce peuple laisse décider ces hommes de la politique du pays.

Ces deux écoles sont d'accord sur le principal, en l'occurrence, et pensent que la discussion publique générale de la politique nationale serait vaine et risquerait d'être dangereuse. Elles ne diffèrent que quand il s'agit de tracer la ligne de démarcation. Certaines choses peuvent être discutées; il est bon de rendre publics certains faits, même pour le public anglais. C'est ainsi qu'il eût été bon de donner à l'opinion anglaise les véritables raisons pour s'opposer à l'aventure abyssine ou lieu de le laisser, comme on le fit, dans la plus complète ignorance jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Une fois de plus on suscita une indignation morale qui gâta tout. On avait fait accepter par le peuple anglais une histoire de méchants Italiens s'attaquant, pour se les soumettre, à de malheureux nègres — chose, évidemment, qui ne viendrait jamais à l'idée de l'Angleterre...

Et au moment même où cette opinion anglaise avait été chauffée à blanc, voilà que les politiciens anglais tentaient un compromis trop retardé. Evidemment l'échec fut éclatant. Le coup se révélera-t-il fatal pour notre santé nationale? L'avenir le montrera. Mais le choc fut dur.

* * *

Singapour paraît bien être du nombre des problèmes à discuter publiquement. Peut-être est-il bon de faire le silence autour de Pantellaria et de Dumeira, encore qu'il soit difficile de découvrir les raisons qui font éviter jusqu'à prononcer ces deux mots-là. Mais Singapour est en vérité trop important pour être traité de la sorte.

Singapour est, en fait, la seule porte entre l'Extrême-Orient et l'Océan Indien. Les détroits y sont tellement étroits qu'aussi longtemps qu'un ennemi n'aura pas Singapour, il ne pourra être question d'une force ennemie menaçant les Indes. Sir Jan, dans son discours, a souligné la vérité élémentaire que les forteresses ne sont pas invincibles et que, comme les autres, Singapour pourrait être pris. « Tout comme — disait-il — Port-Arthur fut pris. » Certes, Singapour fut très habilement et très puissamment fortifié. Mais aucune fortification, quelque puissante soit-elle, n'est capable de résister à une « pression » suffisante et prolongée.

Comme toutes les fortifications, Singapour remplit le but

d'une position fortifiée : aider ses défenseurs à gagner du temps. Dire que Singapour « ferme la porte », ce n'est qu'user d'une métaphore trompeuse. Tout ouvrage fortifié barre la route jusqu'à ce qu'il ait été emporté. Pris, la voie est ouverte...

L'important discours auquel nous nous référons — et le silence dont on l'entoura — soulèvent une autre considération. Il serait bon et utile que le public anglais fût averti et renseigné sur le problème vital de Singapour, en particulier sur les conséquences qu'aurait pour l'Angleterre la perte de cette forteresse. Que si le gouvernement se décidait à battre le tambour, en quelques jours tout le monde serait au courant. Un mot d'ordre passé à la demi-douzaine de millionnaires qui contrôlent notre presse et le pays entier apprendrait immédiatement la signification de ce bastion oriental. Il se pourrait même que quelques cartes publiées dans les journaux fissent comprendre à beaucoup d'Anglais *pourquoi* Singapour est vraiment d'importance vitale.

Mais battra-t-on le tambour? C'est douteux. La nécessité n'est pas immédiate et le silence constitue toujours la ligne de moindre résistance; d'ailleurs la tradition de ne pas informer le public est tellement enracinée dans les milieux officiels qu'on s'y tient, même quand il est ridicule de s'y tenir, comme dans le cas présent. Il est, certes, essentiel de garder secret tout ce qui touche à l'armement du pays, mais en des questions que le monde entier connaît, que le monde entier suit avec attention, il est insensé de s'en tenir à une politique de silence.

HILAIRE BELLOC.

Noël dans l'île

— Ma mère chérie, ouvre-moi, je te prie.

La petite main s'obstinait sur l'espagnolette de la porte-fenêtre.

— Oh! n'entre pas, n'entre pas, mon Nino... Tu sais bien qu'ici c'est, aujourd'hui, la chambre du mystère. Tu y viendras ce soir, quand Noël aura passé.

— Mais, Mamère chérie, je m'ennuie, je m'ennuie si fort depuis que Francisco s'en est allé au ciel!

— Tais-toi, mon Nino, Narcissa pourrait t'entendre et le souvenir de son petit garçon lui serait à nouveau cruel.

— Mamère chérie, je ne puis comprendre pourquoi Francisco a préféré partir pour jouer saute-mouton dans les nuages, alors que nous nous amusons si bien ensemble! reprit la petite voix de Juan.

— Je t'ai déjà dit que le bon Dieu avait besoin de beaucoup de petits anges pour protéger les hommes, mon Nino. Et puis, sauve-toi, va faire des bouquets, et répéter ton air de guitare. C'est Noël ce soir, ne l'oublie pas.

La perspective de la grande fête qui, dans cette île revêtait l'éclat des nuits les plus lumineuses du monde, sembla consoler le petit garçon. Sa mère écouta son pas s'éloigner et se remit à arranger, au milieu de la chambre, une crèche de bois peint. Elle le faisait avec minutie et ferveur. C'est qu'elle se souvenait avoir tant prié jadis, devant les crèches de son pays — là-bas en Europe — pour avoir, elle aussi, un enfant qui changeât la face de sa vie!

A peine était-elle arrivée aux Antilles avec son mari, qui repre-

nait une plantation de café et une merveilleuse propriété, que le miracle s'était produit. Juan était né et avait grandi dans un paysage que le soleil, de l'aube au soir, éclaboussait d'or.

A cause de cela, la nostalgie ne visitait jamais le cœur des heureux parents. Ils ne regrettaient pas l'existence trépidante des villes européennes, les relations qu'ils y avaient laissées. Ici, en même temps que leur plus intime bonheur, ils avaient reçu le don d'un labeur accompli dans la sérénité quotidienne.

Le dévouement des serviteurs dont ils s'occupaient beaucoup et qui leur témoignaient le plus vif attachement, l'abondance des fleurs éclatantes et des fruits colorés, la douceur du climat les faisaient vivre dans une atmosphère presque édenique. Elle surtout, qui avait gardé son cœur d'enfant goûtait profondément le privilège de ces enchantements et de cette naïveté primitive qui les entouraient.

Du dehors, une forme sombre entra. C'était Ania, la quarteronne qui s'occupait des chambres et du service de table.

— Je puis t'aider, maîtresse?

— Oui, si tout est prêt à l'office, Ania.

— A l'office, maîtresse, Migueline et Narcissa se disputent à cause de leurs chagrins. Migueline prétend qu'il est aussi triste de perdre son mari que de perdre son enfant. Narcissa, qui ne se console pas de la mort de Francisco, dit que c'est pire que tout, cette chair de votre chair qui vous est ainsi arrachée... C'est elle qui a raison, n'est-ce pas, maîtresse?

— Migueline n'a pas tort non plus, Ania. Il suffit que souffre un homme pour qu'il redevienne à nos yeux l'enfant qui exalte notre passion maternelle. Et le besoin qu'il a de nous, le refuge qu'il cherche dans notre tendresse en font, tout aussi bien que le sang et souvent mieux que l'amour, une part de nous-mêmes.

— Mais il vaut mieux pleurer sur un mari mort que sur un mari qui s'enivre ou qui vous bat, reprit encore la quarteronne, dont la vie conjugale n'était pas exempte de soucis.

— Mon Dieu, Ania répondit la jeune femme, qui sait si quelques-unes d'entre nous n'ont pas été mises au monde pour pratiquer la patience!...

La crèche était presque achevée. Elle se dégageait d'un buisson de fleurs vives qui semblaient des étoiles d'une espèce rare.

Et maintenant le givre et maintenant l'ouate qui figurait la neige... La maman de Juan sourit en pensant combien il lui avait été difficile de faire comprendre au petit garçon, aux quarteronnes et aux enfants de couleur ce qu'était réellement la neige qui, à la Noël, tourbillonnait dans les hivers du Nord.

Même les jolis contes d'Andersen qu'elle leur avait lus n'avaient pu leur donner une idée très exacte d'un décor de décembre occidental à ces enfants qui ne connaissaient que la tiédeur des nuits tropicales.

N'était-ce pas d'ailleurs, par une nuit pareillement bleue, pareillement parfumée que la Vierge Marie avait installé son nouveau-né sur la paille de l'étable ouverte?

Cependant, comme à son enfance son cœur demeurait fidèle, la jeune femme décida de transformer les orangers qui entouraient le patio en arbres de Noël. Elle les habilla de tresses scintillantes, de chevelures d'anges, sema sur les feuilles des paillettes d'acide borique et suspendit aux branches des cadeaux destinés à être distribués le soir même.

Il ne fallait pas songer à aller à une messe de minuit. L'église la plus proche se trouvait à des kilomètres et des kilomètres de la plantation. Le desservant de la petite chapelle ne viendrait que le lendemain, pour la messe de l'aurore.

Ce soir, tous les habitants de la plantation se réuniraient et depuis le petit Juan jusqu'au jardinier chinois, chacun recevrait un présent.

L'heure de la mort tomba. C'est ainsi qu'on nommait dans

l'île le moment où descend le crépuscule. Et cette heure était à la fois si lourde, si intense, que les oiseaux effrayés se taisaient brusquement et que Juan, lui-même d'ordinaire si brave, la redoutait.

Sa mère le retrouva à la cuisine où il s'était réfugié. Elle l'emmena vers l'endroit où les enfants de couleur attendaient, comme chaque veille de fête, l'histoire que leur racontait la jeune maîtresse. Et comme les parents avaient eux-mêmes des âmes toutes simples que ravissaient les contes, ils étaient venus aussi pour écouter...

Ce soir-là, la maman de Juan leur parla de Noël. Elle retraça le voyage pénible et fatigant de Marie et de Joseph en quête d'un logement... Les faces brunes et luisantes étaient tendues par l'attention. Parmi ces braves gens qui pratiquaient l'hospitalité généreuse et qui ne rencontraient jamais sur les chemins une future mère sans lui faire une offrande, il n'en était pas un qui ne s'étonnât.

En revanche, il ne leur était pas difficile d'imaginer la splendeur de la nuit que dominait l'étoile, et les sentiments des bergers accourus pour donner à un nouveau-né et à sa mère le meilleur de leur cœur et de leurs pauvres biens.

Quant à Juan, c'était comme s'il s'était trouvé là, et l'épisode des rois mages lui fit instinctivement tourner la tête du côté de Ruperto, le grand nègre qui, appuyé contre le mur de cèdre, était tout yeux, tout oreilles. Ruperto taillait des flûtes, empaillait des flamants roses et savait tant de choses qu'il avait été peut-être de cette expédition lointaine, serviteur ou acolyte de Gaspard...

Et pas plus que Juan, les enfants des quarteronnes et les négrillons ne dissociaient le passé du présent. Tout était pour eux féerie et merveille du jour.

Si la narratrice fit particulièrement ressortir le rôle des anges dans l'avènement de l'Enfant divin, si elle évoqua avec une émotion dans la voix leurs chants et leurs messages, c'est qu'elle avait vu Narcissa se glisser au dernier rang des auditeurs.

La naissance d'un enfant sur la terre est une joie immense, mais un ange dans le ciel est aussi une bénédiction. La tendresse d'une mère n'est jamais perdue. C'est ce que comprit, à travers des mots tout simples et des images naïves, la maman de Francisco. Dans son âme une grande paix était descendue. Elle ne céda à personne le soin d'allumer les bougies dans la chambre où était dressée la crèche. Seulement son doigt brun poussa un peu un des anges afin qu'il fût plus près de la Vierge Marie...

Dans la galerie les enfants entonnèrent le chant que depuis longtemps on leur faisait répéter. La voix de Francisco, sa mère en était sûre, continuait comme autrefois à dominer le chœur :

*Entendez-vous dans la plaine
Les anges descendus des cieux
Zanter à perte d'haleine...*

Le zézaiement des petites quarteronnes était adorable; les négrillons chantaient du nez et Juan se prépara à commencer, sur sa guitare, un Noël créole :

*Noël! Un petit enfant vient au monde
Et la fleur, de toutes, la plus jolie
Sur le cœur d'une mère s'est endormie*

Noël! Chantez romances et rondes.

*Petits mucisiens d'ici-bas
Unissez-vous à ceux du Ciel
Chantez mieux encore que les mages
Chantez fort au plus haut des nuages.*

*Enfants ici, enfants là-bas
Vous êtes aimés
Ne le savez-vous pas?*

Les dernières notes restèrent suspendues dans l'air vivant et les assistants imaginèrent le paradis.

On procéda à la distribution des cadeaux et ce ne furent alors que des cris de joie. Migueline et Narcissa avaient reçu chacune le portrait agrandi de ceux qu'elles avaient perdu et dans leur émotion ne pensaient plus à discuter les prérogatives de leur chagrin respectif. Ania avait un beau mouchoir à fleurs et Ruperto montrait à Juan comment il devait se servir de sa nouvelle arbalète.

Assis dans leurs butacas la jeune femme et son mari regardaient rêveurs cette scène enchantée. Il n'y avait point là d'enfants et d'adultes. Il n'y avait point là deux mondes différents. Une même âme candide et simple habitait ces grands géants d'ébène, ces quarteronnes zézayantes et ce petit garçon aux boucles blondes.

C'était vraiment la fête de l'Enfant, une fête qui se passait dans le Royaume promis à ceux qui leur ressemblent.

D'autres noëls viendraient. Alors Juan serait peut-être en Europe pour s'instruire des sciences nécessaires aux hommes blancs. Il connaîtrait la neige, le sapin dressé dans une maison sans jardin et la folle fièvre d'une cité un soir de réveillon, et la misère du pauvre qui quète au seuil des églises froides, et les propos vains d'un monde agité, et les complications des êtres qui ont perdu avec leur simplicité le chemin de l'amour, la faculté de s'enchanter...

Ania passait des sorbets et de la champola.

Juan s'était assoupi sur les genoux de Narcissa. De temps en temps il s'agitait dans son sommeil et s'agrippait à l'épaule de la quarteronne en murmurant l'appellation douce : «Mamère chérie, Mamère chérie...»

La maman du petit garçon s'était penchée, soudain pleine d'angoisse, vers son mari : « Faudra-t-il vraiment qu'on l'arrache un jour à cette vie simple, à ces enchantements qui environnent son enfance et la font si merveilleuse? Devra-t-il quitter cet âge d'or et cette précieuse sérénité? »

Un bras fort et tendre entourait la jeune femme et tout bas, le papa de Juan chantonna le refrain créole :

*Enfants ici, enfants là-bas
Vous êtes aimés
Ne le savez-vous pas?*

JEANNE CAPPE.

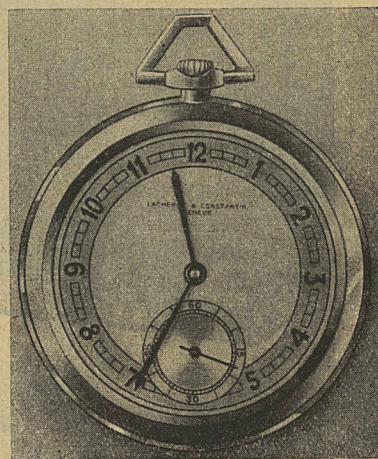
Comme d'habitude, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas pendant les fêtes de NOËL et de NOUVEL-AN. Le prochain numéro portera la date du vendredi 7 janvier.

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

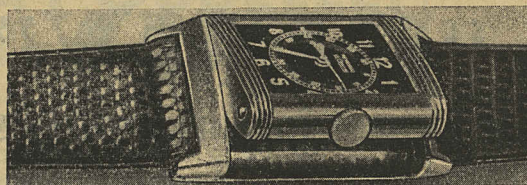
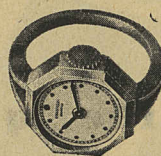
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.



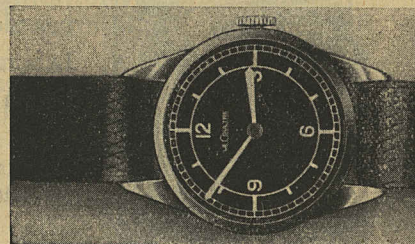
VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.

Les premières marques



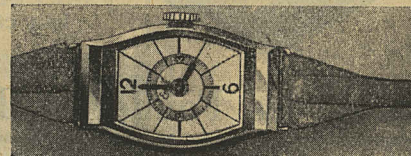
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

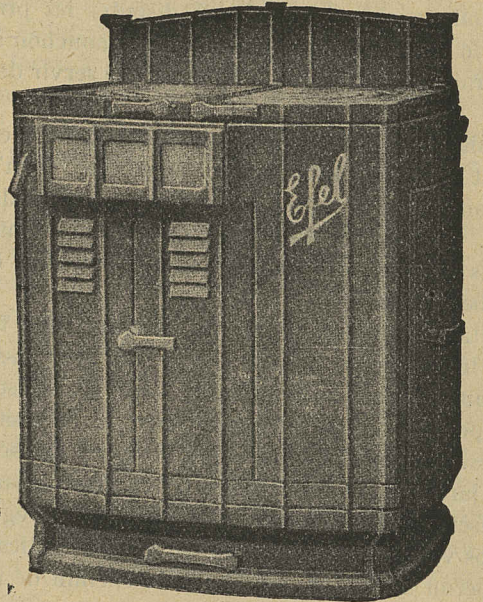
FRANÇOIS-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs

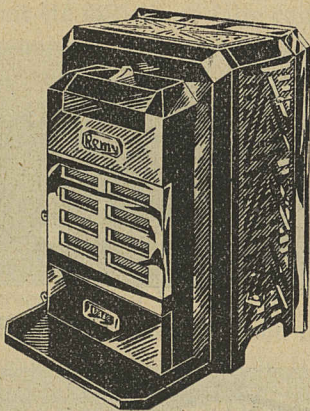


Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**NE JETEZ
PAS VOS**



CALORIES

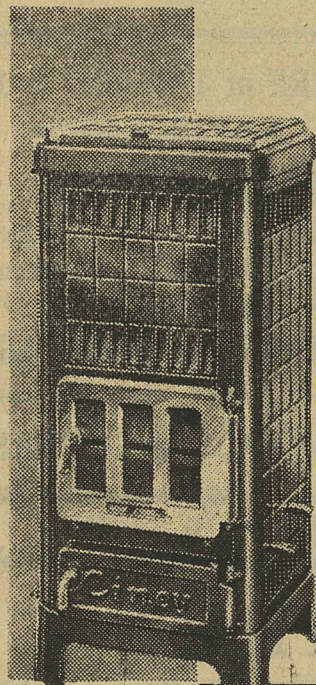
**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**

Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



LES FORGES DE CINEY ^S/_A

HÉLIOS s.a.

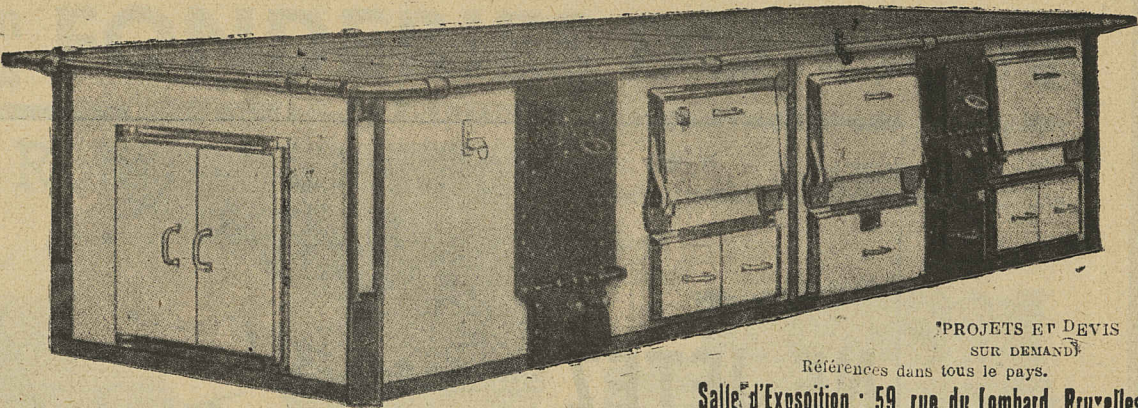
LINTGEN Tél. N° 6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles

1938

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE

Références dans tous les pays.

Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kreff*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76.91

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anclennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaille, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

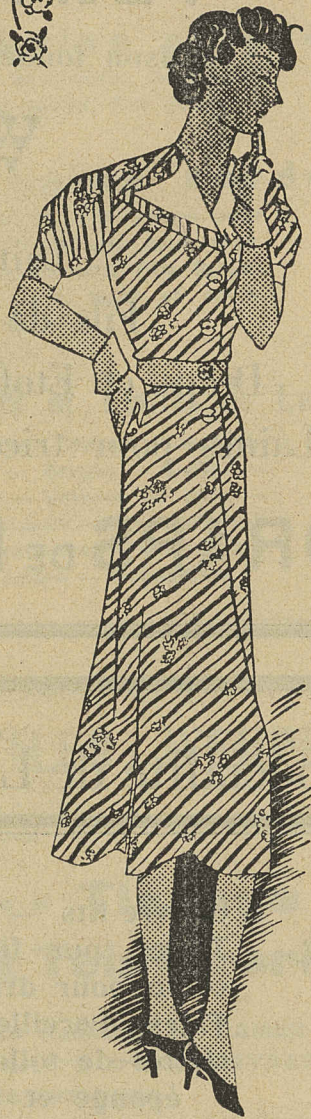
Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas, Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents, Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*



Un tissu garanti () par Tootal.*

CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES Sté A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPECIALITÉS : Laines à tricoter. Laines pour bonneteries. Laines pour tissages.

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

LAINES



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaupés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour soulevements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualité pure laine, laine et coton. laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage A prêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télegr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

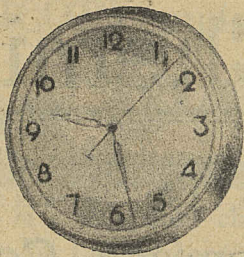
Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT**
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

1720 - 1937

Depuis 220 ans PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de BOURGOGNE des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à NUIITS-St-GEORGES et VOSNE-ROMANÉE

Agent général : A. KNAEPEN

43, rue de l'Application, AUDERGHEM - T. 48.38.74

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Villette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES ET FILS, de Saint-Lager.

Beaujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Guillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscatel : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Fron-
tignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulaages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre



MÊME direction

MÊME qualité : La meilleure



Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant general (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

**3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)**

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPELLEN (Anvers-Antwerpen)

Télégr.

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514,01

A chacun son chocolat.
MARTOUGIN
est celui des vrais amateurs.

Café KATO
Comptoir des Produits Coloniaux
 Société anonyme Capital : Frs 1.000.000
 30/1, avenue Rubens, ANVERS
 Téléphone : 324.70 C. Chèq. Post. : 295.297 Reg. du Commerce : 1^{er}Anvers 3032.
 ◀▶
Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
 Savons mous, Savons durs
 Savons de ménage, Savons liquides
 SOCIÉTÉ ANONYME DES
Établissements Industriels LOUIS PITZ
 Rue Van den Peereboom, 57
 Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE
 ANTIDOLEUR
 UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE
MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



LES COMPRIMÉS
EN TUBE ÉLÉPHANT DURCI
 24 COMPRIMÉS 11 PPS.



LES POUDRES
EN BOITES DE 6 POUDRES 4 PPS
 " 24 " 11.
 " 48 " 20.



LES GACHETS
EN ETUI ALUMINIUM
 12 GACHETS 6 PPS

C'EST UN PRODUIT BELGE
 LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
 DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT
 Successeur M. CLAEYSSENS
 (Fondée en 1892)
PONT-A-CHIN près Tournai
 Qualité, pureté garantie sur facture
 Prix sans concurrence à qualité égale
 Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

EAU DE JAVEL MOVA
 CRISTAUX DE SOUDE
 SALINES
 PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste
 Anciennement Vanneste-Van Gheluwe
 Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
 Téléphone 46

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Apprenez les
langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1851

1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confections

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
du charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques

Téléphone : 250.75

ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS

A prix égal — Qualité supérieure

Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m

Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN OIRE

UNION CHARBONNIÈRE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40

— ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

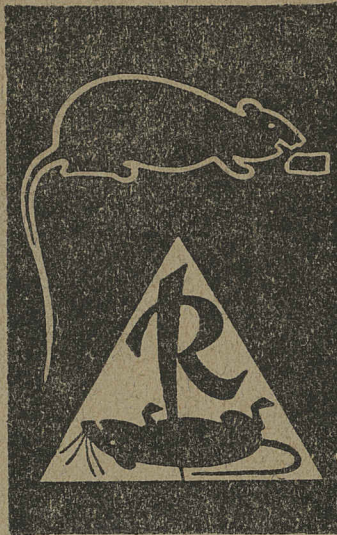
Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.

RAFFINERIE
TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux rongeurs par :

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avantages incontestables notamment :

1. Inoffensif pour hommes et animaux domestiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Les Glaces de Sécurité spéciales
POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franlère;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Bas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.